

# **BULLETIN**

**Mars 1961 N° 21**



**Société suisse des Américanistes**

**Schweizerische Amerikanisten-Gesellschaft**

MUSÉE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE

65-67, boulevard Carl-Vogt

Genève (Suisse)



B U L L E T I N

Société suisse des Américanistes (SSA)  
Schweizerische Amerikanisten-Gesellschaft (SAG)

M A R S 1961

XII<sup>me</sup> année

No. 21

---

Le Brésil rend hommage à notre Président

Au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée dans l'intimité à son domicile, le Professeur Eugène Pittard a reçu dernièrement des mains de M. Alfredo Teixeira Valladão, consul général du Brésil à Genève, les insignes d'officier de l'Ordre de la Croix du Sud.

Le Représentant du Gouvernement Brésilien a souligné que la distinction accordée à l'illustre savant constituait un hommage rendu à l'ensemble de ses travaux scientifiques et à l'oeuvre humanitaire réalisée au cours de sa brillante carrière mais qu'elle s'adressait surtout au Président de la Société suisse des Américanistes pour sa participation à l'étude des populations aborigènes des Amériques, pour sa solidarité avec ceux qui, au Brésil, ont oeuvré en faveur des populations amérindiennes et enfin pour les efforts déployés en vue de resserrer toujours plus étroitement les relations culturelles entre la Suisse et le Brésil.

Le nouvel hommage rendu à notre Président, à sa personnalité et à son oeuvre, constitue également un encouragement pour la Société suisse des Américanistes qui, sous la haute direction du professeur Pittard et en étroite collaboration avec le Musée et Institut d'Ethnographie, s'efforce de contribuer à une meilleure connaissance des problèmes américanistes ainsi qu'à intensifier les liens culturels qui unissent la Suisse aux pays du Nouveau Monde.





# ENQUETE CHEZ DES INDIENS MAKU DU CAIARI-UAUPES

Août 1960

par Mario et Michel Terribilini.

Après avoir puisé dans la bibliothèque du Musée d'Ethnographie et celle de la Société suisse des Américanistes quelques maigres renseignements sur les Indiens Makú du rio Negro et après un long et mouvementé voyage sur les rios et en forêt, nous avons passé trois semaines dans une maloca située presque sous l'équateur (0, 30° lat. N. - 69, 5° long. W.). Nous pensions y séjourner plus longtemps, mais l'hostilité des Indiens à l'égard des Blancs s'étant réveillée à l'occasion de la fête du cachiri, où cette boisson alcoolique est consommée en quantités effrayantes, nous dûmes faire nos bagages plus tôt que prévu, l'atmosphère cordiale qui s'était établie entre les Indiens et nous s'étant détériorée au point qu'il devenait inutile et dangereux de vouloir rester plus longtemps.

C'est ce qui explique la brièveté de nos observations et les grandes lacunes qui y subsistent. Nous n'avons pu réaliser qu'un travail d'approche chez ce peuple très peu connu et qui, pour toutes sortes de raisons, communes d'ailleurs à tous les Indiens libres de la forêt amazonienne, est en voie de désagrégation et de disparition.

Les Makú s'appellent eux-mêmes "Ubdé-Nehern", c'est-à-dire "les gens". Leur taille est très petite et leur langue, isolée au point de vue linguistique, est des plus primaires. Ils seraient les premiers habitants de la région, et les Indiens Tucano, qui les réduisirent en esclavage pendant des siècles, avaient été des envahisseurs tardifs de la contrée. Ces longs siècles d'esclavage expliquent leur souci de conserver une indépendance fraîchement recouvrée et leur hostilité à l'égard des Indiens Tucano et des Blancs.

Nos observations ont été établies, pour ce qui concerne la parure et ses accessoires, l'habitation et l'agriculture, sur la base de questionnaires préétablis fournis par le Musée d'Ethnographie de Genève. Pour le reste, et en particulier les fiches d'objets, nous avons suivi les directives de la "Méthode de l'ethnographie" de Marcel Griaule.

Durant notre séjour, nous avons eu l'occasion de mesurer 16 hommes; leur taille varie de 147 cm. à 160 cm., ce qui donne une moyenne de 153,7 les classant dans les individus de petite taille, allant de la taille très petite à la taille au-dessous de la moyenne (2 très petits, 13 petits, 1 au-dessous de la moyenne).

\* \* \*





## Etude de l'habitation - Urbanisme

La maloca où nous avons séjourné se trouve à 25 km. SSW de Jawarété (en ligne droite), à la frontière Brésil-Colombie, dans la forêt qui se trouve entre le rio Uaupès et son affluent le Tiquié. Les pentes en sont orientées plus ou moins E.-W. (v. plans et photo No. 1).

Les voies d'accès sont des pistes de forêt (très difficiles).

La demeure est propriété commune du groupe. Les objets personnels se réduisent à peu de chose : armes et "boîte à trésors".

Le matériau employé pour le recouvrement de l'armature de bois est la palme, qui résiste aux plus forts orages tout en laissant passer la fumée.

Le moyen de chauffage et de cuisson est le feu. Actuellement, on utilise des allumettes échangées à la Mission, mais quand elles manquent, on emploie encore l'antique moyen constitué par le frottement rotatif d'un bâtonnet de bois d'"urucu" placé perpendiculairement sur un autre posé sur le sol, l'étincelle produite enflamme ensuite une fibre d'écorce.

L'éclairage intérieur de la maloca est réalisé uniquement par les deux portes (fermées la nuit). En règle générale, la porte de devant est réservée aux hommes et celle de derrière aux femmes et aux enfants.

Les foyers sont disposés plus ou moins par famille. Le feu est entretenu à tour de rôle pendant la nuit.

### Inventaire des objets de la maloca :

- 9 bancs de différentes longueurs, dont trois décorés de dessins non figuratifs en noir et rouge (voir photo No. 7);
- 3 escabeaux grossiers;
- 5 cuves à cachiri cylindriques (1,20 m. de longueur);
- 1 grand foyer pour rôtir le "beijú";
- 1 trépied pour le lavage du manioc;
- 4 tamis à manioc;
- 3 râpes à manioc;
- 3 cuves pour le jus de manioc (voir photo No. 4);
- 2 "tipiti";
- 1 mortier cylindrique (0,60 m. de haut) avec pilon, en bois dur, pour la fabrication de la coca (voir photo No. 6);
- 12 "matapi" (nasses) (voir photos No. 2 et 3);
- 1 balai de palmes;
- 12 petits cylindres de terre cuite pour poser les marmites;
- 2 soufflets en forme d'as de pique, en vannerie;
- 3 grandes corbeilles;







- 1 petit plateau à claire-voie pour la fumure de la viande;
  - 1 tambour en bois et peau de singe (voir photo No. 9);
  - 3 marmites de métal (provenant des Missions);
- plus des "cuias", paniers, calebasses.

## Agriculture

Les produits cultivés sont propriété commune des habitants de la maloca; ils sont les suivants : manioc, bananes, ananas, coca, mamão, canne à sucre.

Pas de semage. Toutes ces cultures sont obtenues par bouture.

Les groupes se déplacent de maloca en maloca, après avoir épuisé la récolte et planté une nouvelle avant de partir.

Pas de réserves alimentaires (à part quelques épis de maïs dont nous ignorons la provenance).

## Chasse

Les Makú sont de très habiles chasseurs. Ils emploient l'arc et la sarbacane (3, 5 m. longueur) dont flèches et fléchettes sont empoisonnées au curare. Ils s'approchent très près de leur proie et ne tirent en principe qu'à coup sûr.

## Pêche

Pour pêcher les poissons des "igarapés" qui ne sont pas de très grande taille, l'emploi du barrage avec nasse est courant. L'hameçon de métal a remplacé les hameçons faits de deux épines liées en forme de V qu'on voit encore. La pêche à la flèche est rare.

## Alimentation

Base de l'alimentation : manioc

- sous forme de galettes rôties (beijú)
- " " de jus (kaiakdê)
- " " d'alcool (cachiri).

Insectes : de toutes sortes, grosses puces (mindjoap), fourmis "sauvas" (crues), sauterelles, poux de tête. Ces insectes crus ou grillés

Reptiles : lézards, serpents, vers de terre, crocodiles, crus ou grillés.





- Poissons : petits, pêchés à l'hameçon, mangés grillés quand ils sont petits, ou cuits en soupe avec du piment et divers aromates.
- Oiseaux : de toutes tailles, des perdrix aux "jacú", sortes de pintades, cuits dans une soupe fortement assaisonnée, comme le poisson.
- Gibier : dont le plus gros est représenté par l'"onça", porcs de forêt (sangliers), chevreuils, singes, chats sauvages, etc. Cuits de la même manière que les oiseaux et les poissons.
- Fruits de la roça : bananes, mamão (papaya), ananas.
- Fruits de la forêt : miritis, maris, espèces de cajú.

### Horaires des repas

Au lever du jour, les femmes préparent le repas des hommes (soupe de manioc, poisson, viande, beijú, fruits) que ceux-ci prennent après leurs ablutions matinales, assis en rond au centre de la maloca, pendant que les femmes et les enfants mangent dans un coin de la maison commune.

Autre repas après la tombée de la nuit (beijú et produits de la chasse ou de la pêche), pris en général en famille.

Pendant la journée, petites collations sans heure fixe.

### Préparation du cachiri

Pendant que les femmes râpent le manioc, les hommes égrènent des épis de maïs sec, qu'ils pilent puis tamisent pour produire une farine grossière. Cette farine de maïs sera ensuite mise à cuire dans l'eau bouillante et, avec cette pâte ainsi obtenue, les femmes feront des galettes rôties. Ces galettes seront ensuite mises à macérer dans le jus de manioc (kaiãkdhè) chauffé sur le feu pendant une heure ou deux pour lui faire perdre sa toxicité. Après douze heures, ce jus est tamisé pour n'en retenir que le "cachiri", et il est mis à fermenter pendant quelques heures dans des cuves creusées dans des troncs d'arbre, (voir photo No. 4).

### Coca (ipadú)

La mastication de la coca est très généralisée chez les Makú, qui la consomment très souvent le soir, autour du feu, pendant les marches prolongées en forêt et aussi pendant les périodes de disette, pour calmer la faim. La feuille de coca, additionnée d'une petite quantité d'une autre plante, est séchée et pilée, puis mélangée avec de la cendre végétale (de grandes feuilles sèches) pour former une poudre gris-clair. (voir photo No. 5).





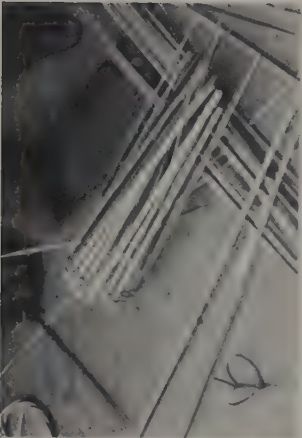








1



2



3



4



5



6



7



8



9





## Préparation du curare

Les Makú sont de grands spécialistes du curare, qu'ils échangeaient avec tous les Indiens de la région avant que ces derniers ne soient "civilisés". Actuellement, par l'intermédiaire de l'un des leurs, qui fut notre guide et qui est en contact avec les Blancs, ils l'échangent avec ces derniers.

Il est employé aussi bien pour la chasse que pour la guerre et il est particulièrement puissant.

Sa préparation fait l'objet d'un rite. Nous n'avons pas pu l'observer, mais nous savons qu'il s'agit d'un travail strictement individuel, qui se pratique dans une solitude absolue, au milieu de la forêt. L'opération dure deux jours environ, pendant lesquels l'Indien doit s'abstenir de toute nourriture.

## La parure et ses accessoires

Il n'y a pas de règle fixe pour la coiffure; les femmes portent les cheveux longs, les hommes plutôt courts, quelques-uns avec une frange sur le front.

Les colorants utilisés sont le noir de fumée pour les cils, et la teinture d'urucu pour les peintures corporelles de fête.

Substance dentifrice : le sable, appliqué avec les doigts, mais pas régulièrement.

Les peintures corporelles et tatouages ne sont faits que pour les grandes occasions, comme la fête des "jurubari" ou celle du "cachi-ri". Ce sont des dessins en arabesque exécutés à la teinture d'urucu sur le visage et tout le corps. Les enfants se barbouillent volontiers à toute occasion (voir photo No. 8).

Les ornements sont portés également exclusivement pour les fêtes. Il s'agit de : 1) collier fait d'une ficelle de fibre à laquelle est suspendue une pierre blanche, cylindrique, appelée "pierre du diable", 2) ceinture de dents de jaguar, de tapir ou de singe, 3) jambières faisant grelot pour rythmer la danse. Tous ces ornements sont réservés aux hommes.

Les vêtements sont sommaires : cache-sexe pour les hommes et robes (!) plus ou moins neuves venues probablement de la Mission pour les femmes. Les vêtements sont nettoyés souvent à l'eau du ruisseau.



## Famille - Organisation sociale

Pas de mariage entre membres de la même famille ou du même groupe.

Le fiancé va voir le père de la jeune fille, puis celui-ci va voir le père du jeune homme à qui il remet les cadeaux de mariage (seul le père de la jeune fille fait des cadeaux).

Chaque maloca est composée de plusieurs familles qui forment un sous-groupe dans un groupe de plusieurs malocas distantes chacune de quelques heures de marche.

Une parenté peut exister entre groupes différents.

Le nom de famille (ex. : Hü, poisson) se transmet de génération en génération par le premier garçon qui naît.

Les malocas sont propriété commune du même groupe, les sous-groupes passant facilement de l'une à l'autre.

### Division du travail

Plantations : hommes et femmes

Cuisine : femmes

Poteries : Indiens Tucano

Préparation de la coca : hommes et femmes

Pêche : hommes et femmes

Chasse : hommes (spécialisés)

Fabrication des tabourets : Indiens nommés Hü, Pèdu

" des matapis : femmes et l'Indien Ōin

" des paniers : femmes

" du curare : hommes

### Les "Jurubari"

Les "jurubari", trompes d'écorces, dont le premier segment, fait de bois dur, est conservé dans un endroit secret, personnifient les esprits du mal.

Ce sont les hommes qui en jouent et qui ont seuls le droit de les voir. A l'approche des "jurubari", les femmes fuient hors de la maloca pour se cacher car elles n'ont pas le droit de les voir, sous peine de mort.

Les six trompes arrivent par rang de deux; par ordre : les





hohói (grandes trompes), les hohóitein = femmes de hohói (petites trompes à 2 tons) et les tenpú (trompes moyennes). Ils rentrent à l'intérieur de la maloca pour faire les circuits suivants :



d'abord plusieurs fois le circuit A, puis plusieurs fois le circuit B; ensuite, arrêt, puis tournée de cachiri.

Les trompes reprennent dans l'ordre : 1) tenpú, 2) hohói, 3) hohóitein, se répandant pendant une demi-heure environ, puis s'arrêtent dans l'ordre inverse.

Après une tournée de cachiri, les deux hohói font un ballet dans le couloir central de la maloca : 3 pas en avant, 3 pas en arrière, un tour sur eux-mêmes par l'extérieur, 3 pas en avant, un demi-tour sur eux-mêmes, 3 pas en avant, 3 pas en arrière, etc., et ainsi de suite pendant un quart d'heure.

Après une pause, circuit B par tous les "jurubari" (les hohói sont soulevés alternativement de haut en bas). Cette fois, ce sont les hohóitein qui terminent.

Pause, puis encore circuit B. Les tenpú terminent,

A la fin de chaque circuit, les joueurs de trompes se mettent sur un rang, au milieu de la maloca, et restent un moment sur place avant de repartir pour un nouveau circuit.

Après quelques heures, les "jurubari" retournent d'où ils sont venus, et les femmes réintègrent la maloca,

Mais à la nuit tombée, après que les femmes aient fermé toutes les portes, ils reviennent frapper aux parois de la maloca, "pour demander de la nourriture" nous dit-on, mais les femmes n'ouvrent pas. "C'est le serpent" dit-on aussi. (Peut-être allusion au petit serpent "táhei" qui personnifie l'esprit du mal). Les "jurubari" frappent autour de la maloca toute la nuit : "les jurubari ne doivent pas laisser les gens dormir". Tout se termine à l'aube.

### Mort - Rites funéraires

Le mort est enveloppé dans une corbeille ou éventuellement





un tissu ou encore un cercueil de bois, en position couchée, puis il est porté dans un cimetière situé en pleine forêt, à 2 km. environ de la maloca,

Son esprit peut rôder partout et il arrive qu'il frappe contre les parois de la maloca, surtout la nuit. Tous les esprits des morts sont en principe malfaisants.

## Mythologie

De l'écume du rio naquirent en même temps le premier homme, la première femme et le feu. (Variante : la femme naquit la première, puis l'homme, puis le feu).

Le premier homme et la première femme prirent ce feu (ibajteughon) et le donnèrent aux autres hommes qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Ils allèrent habiter dans de grandes maisons de pierre, qui sont maintenant une grande montagne en aval du rio Negro (Serra du Curicuriari ?),

Pour arriver où ils sont maintenant, ils remontèrent le rio en suivant un grand serpent (Hi-Bachmê). Les Makú sont les fils de ce grand serpent, qu'ils adorent encore.

Après avoir laissé les Makú là où ils sont maintenant, Hi-Bachmê redescendit le rio pour rentrer dans son gîte, mais d'autres Indiens, qui étaient nés dans un autre endroit que les Makú, le tuèrent dans les "cachoeiras" du rio Negro.

Quand les Makú (seulement les hommes) boivent l'"umari" (alcool de cipò), le grand serpent Hi-Bachmê leur apparaît en vision.

Variante : le Japú (rivière proche de la maloca) était ce grand serpent qui a amené là les Makú.

L'esprit du mal est représenté par les jurubari qui tournent autour de la maloca.

Il est aussi dans un petit serpent (thãhei).

Comme le premier homme est né de l'écume du rio, il s'appelait Pú = Ecume. C'est aussi le nom du premier fils du chef, dont la charge est héréditaire.

La première fille du chef s'appelle toujours Hui = Petit Oiseau ou Petit Poisson, car la première femme s'appelait Hai-Hui.

Le premier homme et la première femme étaient frère et soeur, ils étaient les enfants du grand serpent Hi-Bachmê.



Les vieux Makú, ce sont "ceux qui savent les choses", c'est-à-dire qui connaissent tous les mystères de la vie, de la mort, de l'histoire du peuple makú.

Ils ont le pouvoir de jeter des sorts et c'est pourquoi on ne laisse pas les enfants jouer près d'eux.

La légende parle d'un sorcier à la force physique et au pouvoir occulte extraordinaires, qu'on aurait dû enfermer dans une cage faite de gros troncs d'arbre.

Il tuait ses ennemis en leur renvoyant leurs propres flèches empoisonnées qu'il attrapait au vol.

Pour l'initiation de l'adolescent, les hommes le font tourner avec les "jurubari" autour de la maloca.

\*\*\*\*\*





Quelques aspects de l'érudition et de l'esprit polémique chez

FELIPE GUAMAN POMA DE AYALA.

par Georges LOBSIGER.

Lors d'une récente étude sur la personnalité juridique de Felipe Guaman Poma de Ayala (VI), nous avons insisté sur le manqué d'objectivité de ce chroniqueur. Nous avons relevé de nombreuses contradictions dans ses prétentions généalogiques en procédant à des recoupements dans son propre texte. On ne peut rien affirmer de précis sur son compte, car, malgré son verbiage, il est évasif et réticent. On ne peut que compter sur sa bonne foi lors de sa rédaction, malgré des contradictions et des erreurs assez grossières. Par exemple, comment est-il possible que Poma puisse écrire en parlant de l'épouse de Huascar : "Chuquillantto dizen que fue muchas ueses hermosa ..." soit "on dit que Chuquillantto fut des plus belles ..." (p. 143). \*). Pourquoi cet appel à la mémoire publique, alors que Poma, le plus souvent possible, insiste sur son ascendance, impériale par sa mère, grand'tante de Huascar, et sur la position élevée occupée par son père, qui aurait été le bras droit de l'Inca, ce père auquel l'Inca prisonnier pensa lorsqu'il eut besoin d'un émissaire pour prendre contact avec Fizarre et Almagro sur la route de Tumbez aux fins de le délivrer de la prison dans laquelle l'avait jeté Atahuallpa ! Ce père, cette mère, qui auraient eu leurs grandes et petites entrées à la cour, auraient pu renseigner exactement leur fils. Cette imprécision le rend suspect, d'autant plus qu'il ne donne aucune date précise avant 1600. Jusqu'à ce moment, aucun fait n'est très exactement situé dans le temps.

On pourrait penser à des interpolations, à l'intervention de plusieurs rédacteurs, à l'utilisation maladroite de notes par des copistes malhabiles, au mauvais collationnement de ces mêmes notes par quelque héritier testamentaire ou quelque pirate de lettres. Cependant, la lecture attentive de ce texte confus laisse l'impression d'une certaine unité, surtout dans les chapitres consacrés à l'occupation et à l'administration espagnoles, dans la description des dégâts irréparables causés au statut légal de l'Indien et surtout à son âme par les occupants. Les expressions identiques sont nombreuses, le ton est égal dans sa protestation, même si l'on relève, de ci, de là, quelques malencontreuses versions d'un

---

\*) Au cours de cet article, les citations empruntées à la chronique de Poma de Ayala suivent la pagination de l'édition Posnansky (IX) sans que la cote de cet auteur soit mentionnée.





même fait, les unes inutiles, les autres contradictoires. Mais chacun connaît la variabilité des témoignages et il serait presque possible d'admettre que ces divergences d'expression attestent, non l'objectivité de Poma - ne lui demandons pas trop - mais une conscience naïve. Simon Burnand, qui a examiné les illustrations avec l'oeil critique d'un dessinateur (II), arrive à la même conclusion. Ils sont tous de la même main et ils ont été exécutés dans un laps de temps assez court.

Examinons un exemple de l'imprécision de notre auteur, Juan B. Lastres nous dit qu'il naquit dans le village de San Cristobal de Sondondo, dépendant de Santiago de Chipao, dans la province de Lucanas (III, p. XV). Poma semble confirmer cette localisation par ses déclarations de la page 1094/1084 en racontant son triste retour dans ce village où il avait ses maisons et ses champs, et où sa famille, sédentaire, ruinée aussi bien que lui, l'errant, ne le reconnut pas. Il dit bien qu'il s'agit de son village "san cristobal de suntunto nueva castilla de santiago chipao aquila y leon Real deste Reyno" et insiste en disant "bolberse asu pueblo" (1095/1085). Mais comme p. 1094 il dit avoir 80 ans, et que page 1095, exactement 11 lignes plus bas, il en avoue 88, on peut s'interroger sur la qualité de cette parenté, sur la réalité de cette localisation, tout en se souvenant que la précision chronologique de notre civilisation n'est pas universellement répandue et que la minutie spatiale d'autres peuples compense notre minutie chronométrique. On sait par Poma lui-même que des transferts de populations avaient eu lieu dès la mise en train de l'ordre nouveau et rien ne nous autorise à croire aveuglément ses dires. Le fait d'être propriétaire en un lieu n'implique pas l'appartenance à ce lieu et il ne faut pas confondre des notions distinctes comme le lieu de naissance, le lieu de résidence, le siège d'une activité économique et le lieu d'origine.

Poma mentionne aussi des fermes sises dans la vallée de Santa Catalina de Chupas qui vit le combat d'Almagro le Jeune contre la couronne, fermes qui lui auraient été volées par des hommes de loi. Aurait-il eu des propriétés dans tout le royaume (914/904) ?

Comment faire coïncider cette thèse avec celle qui fait de Poma un natif de Huanuco ? Dans sa dédicace à Paul Rivet du 22 juillet 1939, Ezequiel Ayllon (X. Vol. III, art. 2896) nomme Poma de Ayala "fils de Huanuco". On peut lire aussi dans le Journal des Américanistes de Paris (Tome XLV, p. 237-238), dans une note consacrée à l'expédition de M. Bertrand Flornoy dans les Andes (1955-1956) les lignes suivantes : "... il est permis de supposer que l'étude des documents contrôlera et situera dans cette partie du Haut-Maranon la civilisation nommée "empire de Yarovillca" par Huaman Poma et dont le Dr. Tello avait signalé l'intérêt". Nous-même, en nous basant sur un dessin de Poma et certaines déclarations, avons émis l'idée d'une naissance à Guamanga (VI, p. 12) Il est possible de faire toutes réserves sur cette hypothèse, car Poma est discret sur ses origines, malgré ses allégations, malgré sa vanité.



Nous sommes entré dans son jeu en utilisant les deux syllabes de "Guaman" qui figurent dans le nom de Guamanga. Il prétend que cette ville aurait été fondée par son père. Il insiste tant sur l'"aquila y leon real" en parlant de San Cristobal de Suntuato, faisant une discrète allusion à son nom (1094/1084), qu'il est loisible de relier l'affirmation de la fondation de Guamanga par son père au snobisme non déguisé de son nom. Nom ou pseudonyme ? Il laisse aussi supposer des attaches avec Huanuco (dans le texte Guanoco) dans ces termes : "... la dha ciudad de leon aguila rrealde guanocoguaman poma ..." (1030/1020). Autrement dit il s'incarne dans toute localité aux armoiries portant l'aigle et le lion.

Tout ceci est trouble. Cet exemple, le lieu de naissance, dont le choix est voulu, car il est peut-être à nos dépens, doit inciter à une très grande prudence. Lorsqu'il ne s'agit pas d'idée, de revendications, de dénonciations, Foma, l'atrabilaire chroniqueur, doit être mis sous tutelle.

Avant d'examiner quelques faits pittoresques de sa rédaction, notons un trait amusant. Foma est bon chrétien. Il aurait même tendance à être parfois bigot. Par exemple, il énumère (p. 94) un certain nombre de miracles connus sur la terre depuis sa création, depuis la chute de Lucifer, jusqu'au déluge (luuio), et l'élection des Gentils, et il confond miracle et châtement divin. On se rend compte que l'enseignement religieux est malgré tout superficiel, car à la page 95, dans une envolée qui pourrait alors être signée Erasme ou Voltaire, il s'exprime, inconsciemment ironique, comme un contempteur de la religion. Il énumère ce que "l'on nomme miracle's", les éruptions volcaniques, la foudre, l'ensevelissement des villes sous les cendres, les tremblements de terre, et la mort de nombreuses personnes par ces cataclysmes naturels, auxquels il ajoute les mouvements orogéniques et les raz-de-marée, puis c'est au tour des épidémies de variole, au goître généralisé; "... y tanbien se dize milagro de la gran cargason de nieue y granizo q. cayo del cielo", il mentionne en ces termes les tempêtes de neige et de grêle, puis les dégâts causés par les rats et les oiseaux dans les cultures, la famine, les maladies contagieuses, les parasites nocifs, l'anéantissement des récoltes, le pillage des pauvres Indiens et le dévergondage imposé aux Indiennes par les Espagnols, leur sort tragique dans les mines d'argent et de mercure : pour lui, tout ceci se nomme miracle pour se souvenir de la bonté divine ... !

Nous avons cité des cas d'erreur de transcription de noms propres. Par exemple (VI. p. 22-23) nous avons relevé que le nom de l'époux de Da Beatriz Quispiquepe était successivement un capitaine Martin de Ayala, puis un capitaine Martin Garcia de Oyola. Il s'agit cependant de Martin Garcia de Loyola qui fut gouverneur du Chili et que le vice-roi Francisco de Toledo apprécia fort (V. lettre de Lima au roi du 19 avril 1579, (p. 135), puis lettre au roi du 27 novembre 1579 (p. 165) et enfin, à la page 176, une citation dans une autre lettre au roi, de la même date).





Nous avons relevé diverses confusions entre son père et son grand-père (VI, p. 15 et 16). Racontant la capture de Franco Hernandez Giron (p. 433), il la décrit sous ces termes : "el dho franco hernandes se fue cin armas muy pobre con seys capitanes y llevo cin polbora ni pelota (boulets) yaci le prendio como amuger los ynos guancas...", Page 435, il reprend ce récit de la capture du chef rebelle, et mentionnant l'Apo Alanya Chuquillanqui, il écrit : "... prendio a franco hernandes giron conlos drosus seys capitanes q. le hallo muy pobre cin armas ni polbora ni pelota ... y le prendio como amuger seentrigo alas manos de los ynos guancas ...". Le nom de ALYANA apparaît sept fois dans un sombre récit de vendetta raconté dans les pages 1116/1106 et 1117/1107 alors qu'au cours de ce même récit, Foma écrit une fois AYALA,

Terminons avec un exemple de répétition d'anecdotes. Page 1122/1112, Foma dit avoir rencontré une caravane d'Espagnols sans porteurs, car, lui dirent-ils, la loi des chrétiens de Castille interdit de charger un homme puisque Dieu a créé les animaux dans ce but. Page suivante, Foma reprend son histoire et insiste sur le fait que ces voyageurs débonnaires sont bien des Espagnols d'Espagne, alors que page 1121/1111, il avait écrit un récit un peu différent. Là, il avait rencontré une demi-douzaine de porteurs indiens accompagnant une caravane d'Espagnols, alors que la loi n'autorise l'engagement d'Indiens qu'à titre de guides et non de porteurs. Il s'agit sans doute du même épisode, dont les scènes tantôt édifiantes, tantôt révoltantes, se passèrent près de Uadachiri et du tambo de Chorrillo. Le but moralisateur est visible.

Foma ne soigne que peu la rédaction des noms propres, nous l'avons vu. Il semble avoir appris l'espagnol auditivement. Il écrit Jube-ter pour Jupiter (1080/1070), page 950/940, il écrit Muynzen pour Moïse, alors que page 60, il parle de la loi de Muyzen et mentionne les Turcs et les Maures barbus qui subissent la loi de Mazoma. Il écrit Culum pour Colomb (p. 370 et 374). Mais l'exemple le plus intéressant de la fantaisie de Foma se note dans une phrase de la page 957/947 "... fue soberbio - so como luys ber y asi fue castigado Luzifer ..." alors que Foma propose un règlement de police et critique les abus de certains juges oublieux des enseignements de la religion et du droit. Page 437, Foma avait déjà écrit "... soberbiosos como lusefer deluysber se hizo lusefer el gran diablo ...". Une fois de plus, non seulement Foma ne relie pas ses propositions, mais encore, il ne se relit pas.

A la page 1116, nous l'avons vu, il mentionne de nouveau le nom de Alyana comme il l'avait fait à la page 435 lors du récit de la capture de Giron (Apo Alyana Chuquillanqui) en l'individualisant, alors que page 1120/1110, il écrit : "... los Ynos alanyas chuquillanquis auian de servir enlas minas ...", faisant cette fois un terme collectif de ce nom propre. Mais on ne doit pas trop critiquer Foma à ce sujet. Son temps foisonne d'exemples similaires et ne voit-on pas le vice-roi, D. Francisco de Toledo, homme fort cultivé cependant, désigner dans sa correspon-



dance à Philippe II (lettre du 19 avril 1579, V, p. 124) le corsaire Francis Drake sous le nom désinvolte de "Capitan Francisco" alors que Drake venait de piller Valparaíso et d'attaquer le Callao. Il serait facile de plaisanter le style de Poma l'Indien. Si on le compare à celui de Diego de Trujillo dans sa "Relacion del descubrimiento del Reyno del Peru", écrite à Cuzco en 1571 ou à celle d'Alonso Borregan, lui aussi un simple soldat de Fizarre, intitulée "Cronica de la conquista del Peru", on peut dire que sa rédaction n'est guère pire que celle de ces deux modestes civilisateurs, sauf en ce qui concerne l'usage abusif des mots indiens. Fizarre écrit Atabalipa tout comme Sanchez de la Hoz, alors qu'Alvarado mentionne le dernier Inca sous le nom de Atabaliva. On ne peut critiquer l'orthographe de Poma si l'on veut se souvenir que celles des XVI<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles diffèrent sensiblement. Du reste, il suffit de lire la lettre adressée au roi en janvier 1566 par Garcia de Castro, gouverneur du Pérou, pour constater que notre chroniqueur ne s'exprime pas trop mal en castillan, langue apprise sans doute auditivement. N'oublions pas que les chroniqueurs suisses du XVI<sup>ème</sup> siècle, les Diebold Schilling, les Veit Weber, les Valerius Anshelm sont presque illisibles de nos jours et que les historiens militaires suisses doivent les rétablir en allemand moderne.

Poma n'est pas un raffiné. Le mot cru ne l'effraie pas. Sans doute ignore-t-il les règles de la bienséance et chez lui l'espagnol brave l'honnêteté. Il parle avec violence de la prostitution à laquelle on asservit les femmes indiennes. Les vocables les plus populaires, même populaires, affluent sous sa plume pour décrire ces malheureuses et leurs proxénètes. Il est rabelaisien en décrivant la chicha (981) ou en proposant une réglementation de l'hygiène intime et publique (p. 877/867). Il devient franchement grossier en dénonçant les tourments et les humiliations infligés à des Indiens et des Indiennes par son ennemi intime, le F. Juo Aluadan ou Alvadan (p. 576/566) et les ambitions des futurs corregidores (517). Il atteint alors le style classique du corps de garde.

Ce champion de la ségrégation raciale pour sauver l'indianité est aussi un raciste. Il professe le même mépris pour les Indiens "cannibales et nus" de l'Antisuyo que le raffiné Garcilaso de la Vega. Une étude prochaine sur la géographie et l'ethnographie de Poma de Ayala nous montrera un homme assez ignorant, quoique pédant et fêré de nationalisme.

Nous avons mentionné son animosité contre un prêtre. Ce curé Aluadan, soit Alvadan, n'est pas la seule victime de Poma. Il a d'autres cibles et exerce sa verve contre divers ecclésiastiques avec plus de méchanceté encore que contre des juges ou des fonctionnaires civils prévaricateurs et pilleurs des deniers publics.

A quatre reprises (pp. 517, 621/611, 658/648 et 1080/1070),





Foma de Ayala, avec une animosité visible, cite un prêtre nommé Morua. Il est fort possible et même certain que cet ecclésiastique soit le F. Martin de Murua, que Foma désigne sous le nom de "Merzenario" (mercenaire) alors que son vrai titre est "Mercedario". En effet, le F. de Murua appartenait à l'ordre de Na Sra de la Merced de Redencion de cautivos, soit l'ordre de la Merci de rédemption des captifs. Nous nous bornons à citer Foma, sans prendre parti, laissant à d'autres, plus qualifiés, le soin de reprendre ce problème. Ajoutons que Foma a quelquefois des plaisanteries dénuées d'esprit : à côté du "Merzenario" si gratuit, il emploie à plusieurs reprises l'expression "Froculadrones" (914/904), pour qualifier les "procuradores", contre les exactions desquels il ne cesse de protester.

Voyons les causes possibles de cette hargne. En effet, le F. Martin de Murua est l'auteur d'une "Historia del origen y genealogia de los Reyes Incas del Peru" qu'il déclare avoir terminée en 1590, en mai plus précisément. Le F. Bayle, S. J., dans son édition de 1946, admet la date de 1600 (VII). Or, nous savons que la première édition de cette chronique eut lieu à Lima en 1922, (X. Vol. III. art. 1809) et que deux autres éditions datent de 1946, dues, l'une à F. Loayza (X. Vol. IV. art. 3409) à Lima et l'autre à C. Bayle, à Madrid (X. Vol. IV. art. 3471). Dans le volume I de la précieuse bibliographie de Rivet et Créqui-Montfort, sous article 10, on lit que ce manuscrit de 172 pages in-folio aurait été envoyé directement à Philippe III et donné par le roi en cadeau à un bibliophile, ou que c'est du couvent de la Merced, à Madrid, qu'il aurait été envoyé à ce bibliophile.

Comment se peut-il alors que Foma puisse citer cet ouvrage manuscrit, s'il ne l'a lu ou entendu mentionner ? N'oublions pas que Foma, fort dévôt, ne vénère, au fond, que les Jésuites et les Franciscains et qu'il attaque, en général, les réguliers des autres ordres en les accusant de tous les défauts, tout comme la majorité des prêtres paroissiaux, à un point tel qu'il n'hésite pas à écrire "cifuera los glerigos y dominicos mersenarios agostinos como estos dhos pes dela compania de jesus q'no quiere yr a castilla rrico ni quiere tenir hazienda..." (p. 479), car seuls les Jésuites suivaient leur vœu de pauvreté. La Chronique de Foma date en tout cas de 1614, puisque nous avons trouvé cette date à la page 1014 (VI) : le manuscrit de Murua a-t-il circulé ? Foma semble fort bien renseigné sur la vie de l'Eglise, même si trop souvent il a la mentalité d'un sacristain plutôt que celle d'un vrai chrétien ; il cite aussi des textes édifiants qui n'apparaissent que dans des recueils non datés du XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple des oraisons composées par le R. F. Luis de Granada que nous examinerons plus loin.

Foma écrit (IX, p. 1080/1070) "... y escriuio otro libro fray martin de morua de la horden de Na Sra delas mercedes de redencion de cautibos escriuio dela historia delos Yngas escriuio otro libro



el pe cauellos \*) delos Yngas comenso a escriuir y no prosedio el Ynga ni como nide q. manera ni por donde ni de glara cile benia el derecho...". On pourrait croire que Poma a suivi le même ordre que le F. de Morua : la lecture même rapide du texte de Morua montre un parallélisme assez frappant dans la division en chapitres de cette histoire écrite en 1600 et la chronique de Poma rédigée en tout cas en 1614. Comme le fait remarquer très justement Juan B. Lastres dans sa préface à l'interprétation due au Lt Colonel Luis Bustos Galvez (III, p. XIV), "il est possible qu'il ait connu quelques chroniques et histoires de l'époque. Mais son égoïsme fait qu'il n'en cite aucune. C'est une sorte de "Quipucamayoc" qui se sert des fils et des noeuds invisibles de sa mémoire" (Quipucamayoc étant le lecteur des Quipus ou aide-mémoire bien connus).

Revenons à la diatribe de Poma. A la suite de cette exécution littéraire de Cavellos, il poursuit (IX. 1080/1070) Morua de sa fureur et profitant de ce que cet historien a eu le malheur de rappeler le paganisme péruvien, il ajoute que les Espagnols, eux aussi, tout comme les Romains, ont été des païens "... tubieron herronia y dulos al jubeter yal bezerro ..." (sans doute Jupiter et le Veau d'Or) ... "y por la misericordia de dios ... son cristianos y acil los ynos somos cristianos ...". Il serait intéressant que des chercheurs, sur place, aidés par les archives conventuelles essaient de résoudre ce problème littéraire. Nous le répétons, Poma n'a été qu'un modeste rouage de la vie coloniale même si une monomanie indéniable l'a poussé à se vouloir grand pour les petits, alors qu'il n'était qu'un petit pour les grands. Relevons encore un fait amusant. Une fois de plus, les images de Poma illustrent un ouvrage dû à un personnage de mentalité opposée : après l'usage par A. Gheerbrant des dessins de Poma dans son édition de Garcilaso de la Vega, le P. Bayle se sert de l'image de l'exécution de Topa Amaru (Chronique p. 451) dans sa planche de la page 151.

Parlant de l'abandon de leurs terres par les Indiens victimes des exactions tant civiles qu'ecclésiastiques, Poma mentionne les mauvais traitements subis de la part d'un frère "mercenaire" nommé Morua, très compétent dans l'art de molester les pauvres Indiens, "... y se fueron por el mal tratamiento de un fraile merzenario llamado morua gran letrado para hazer mal a los pobres ynos ..." (IX. 517/507) et il raconte par le détail les procédés utilisés par ce prêtre pour extorquer des sommes exagérées aux Indiens, avec l'aide d'un complice, sous couleur de percevoir les taxes légales.

Page 658/648, Poma reprend ses accusations et écrit : "Frayle Merzenario este dho Morua comendador del Fueblo de yanaca dela prouincia delos ayamaras et quel destruyo grandamente a los ynos con el mal y dano ...". Il l'accuse d'exploiter le travail féminin, de punir sans raison les Indiens, de menacer de les faire périr sous le fouet,

---

\*) Ce pe Cauello serait Miguel Cavellos Balboa qui, d'après Fietschmann (p. XVII) aurait publié un livre sur les Incas.





de telle sorte que les villages se dépeuplèrent devant la violence du prêtre qui se laisse aller à les frapper de sa discipline. Il n'hésite pas à raconter par le détail une sombre histoire de favoritisme pour sauver le complice du prêtre, faits sur lesquels il n'est pas nécessaire de s'arrêter ici, car la haine est visible : "... este dho frayle morua fue cura dotrinario del pueblo de pociuanca pacica pichiua este fue pe y corregor uicario alcalde uerdugo con sus propias manos con su disciplina castigaba ...". Nous savons par une notice biographique (VII. p. 433) que le F. Murua fut successivement curé de Huata, en Charcas, de Capachica dans le Collao et de Aimaraes, ce qui semble bien identifier l'adversaire sans le savoir de Poma avec l'auteur de l'histoire des Incas.

Le P. Bayle reproche à Murua sa monotonie, son manque d'élan, ses redites, son manque de ponctuation, mais il souligne sa spontanéité et son amour du Férou, malgré son mauvais espagnol et le manque de lien entre ses phrases. Que voilà aussi une critique pertinente pour Poma de Ayala et son texte, victime des mêmes défauts, (VII. p. 37) !

Dans une virulente critique des mauvais prêtres, car Poma ne s'attendrit que devant une vie vraiment évangélique, il se fait un malin plaisir d'inscrire un "... Zermon de frayle merzenario Morua ..." dans une anthologie de prêches qui sont tout, sauf d'inspiration chrétienne. Cependant, une note de Fosnansky (IX. p. 621/611 No. 3) nous fait savoir qu'il s'agit "d'un quéchua ancien intraduisible". Nous pouvons y déceler cependant des allusions à la sorcellerie, au concubinat et l'esprit procédurier des Indiens aymaras.

Mais Poma ne se borne pas à attaquer un concurrent ou un prédécesseur comme Murua. Il cite quelques ouvrages qui ont l'honneur d'être parmi les tout premiers publiés au Férou. Page 1079/1069, il cite un livre après avoir mentionné le nom de ses vieux informateurs qui peuvent aussi avoir été les informateurs des enquêteurs royaux de fin 1571 et du début de 1572 (IV. pp. 37-73). Ce livre est décrit comme suit "... y despues se hizo otro libro escrita del pe. maystro juzepe de acosta rretor dela compania de jesus escrita de natura de pobiurbis y deprocuranda y cartilla caticismo preparacion y libro confesonario y dotrina en lengua quichiua y aymara proueyda enel Sto concilio... enla dha ciudad y corte delos rreys de lima...". Cet ouvrage pourrait être la "Doctrina cristiana y Catecismo para la Instruccion delos Indios", publiée à Lima en 1584 chez Antonio Ricardo, qui, d'après Rivet et Créqui-Montfort (X. Vol. I. art. 5), a fait l'objet de recherches nombreuses en paternité. On lui attribue plusieurs auteurs possibles, dont justement le Père Jésuite José de Acosta, ici Juzope de Acosta. Il est donc intéressant d'apprendre par Poma le nom de l'auteur admis à son époque. Il donne ici raison à l'hypothèse de Carlos Prince et de José Toribio Medina (X. Vol. I. page 9), qui admettent la rédaction par le P. de Acosta, alors que d'autres noms sont avancés. On sait que Poma



aime les Jésuites. En plus d'une page, surtout dans les chapitres que l'on peut nommer utopiques, Poma, après avoir désespéré et dit près de cent fois "no ay rremedio", se reprend et s'exclame "habra rremedio", (sous-entendu que l'on suive ses indications), propose une organisation laborieuse, marquée par l'apartheid, coupée par des cérémonies religieuses bien définies et des chants d'église bien précisés, qui n'est pas sans laisser prévoir l'ordre qui régnera un jour dans les missions jésuitiques du Haut-Paraná. Il n'est donc pas étonnant que si ce livre a bien été écrit par le P. Acosta, Poma ait pu le connaître. Son témoignage est celui d'un contemporain. Il est intéressant mais il ne peut être accepté les yeux fermés. La valeur testimoniale des allégations de notre chroniqueur est sujette à caution. Malgré la sympathie que l'on peut éprouver pour ce défenseur d'une cause perdue, Poma a donné tant de fois la preuve de son inculture et de sa vision étroite des choses de l'esprit que l'on ne peut qu'enregistrer sa déposition et la verser au dossier, quoique un fait troublant semble lui donner raison : il copie le titre et précise "proveyda en el Sto concilio". Rivet dit (X. Vol. I. art. 5) que cet ouvrage porte bien "compuesto por autoridad del concilio prouincial que se celebrou en la Ciudad de los Reyes, el año de 1583".

Nous n'avons pas retrouvé dans la précieuse bibliographie de Rivet (X) le nom de Juo ochoua de la Zal, prior, perpetua de San Juo de Letran, cité à la même page par Poma. Par contre notre chroniqueur mentionne "... compuso otro libro y lo escriuio el maystro fray domingo de Sto tomas de la horden de Sto Domingo escrita libro de vocabulario dela lengua del cuzco chinchay suyo quichiua todo rrebuelto con la lengua espagnola". Ici l'allusion est claire. Il s'agit de la "Grammatica o arte de la lengua general de los Indios de los Reynos del Peru, neuamente compuesta por el Maestro Fray Domingo de S. Thomas, de la orden de S. Domingo", imprimée à Valladolid (10.1.1560) (X. Vol. I. art. 3) ou du "Lexicon o vocabulario de la lengua general del Peru" du même savant dominicain, également imprimé à Valladolid le 10 janvier 1560 (X. Vol. I. art. 4). Dans l'analyse critique donnée par Rivet et Créqui-Montfort, il est dit que seul le quéchua est utilisé, alors que Poma mentionne aussi le chinchaysuyen.

Un autre ouvrage classique de la littérature religieuse du début de l'époque coloniale est le "Symbolo catholico indiano", pour l'enseignement missionnaire en quéchua et aymara, composé par le F. F. Luys Hieronymo de Cré, né à Guamanga en 1554, prédicateur de l'ordre de S. François, de la province des douze apôtres du Pérou, imprimé à Lima en 1598 chez Antonio Ricardo (X. Vol. I. art. 11). Poma (p. 1080/1070) le cite dans ces lignes "... yescriuio otro libro confisionario escriuio fray Fo y geronimo dure pe dela horden de S. franco ...". Poma se soucie fort peu de l'orthographe des noms propres : nous avons cru à une erreur de transcription de la part de Fosnansky et suivant le conseil donné par Rivet (X. Vol. IV. art. 3116) au sujet de l'édition malgré tout inappréciable de Fosnansky, nous avons comparé l'édition de l'érudite péruaniste avec l'original en fac-similé publié par Paul Rivet en





1936. Il n'y a pas de faute, sinon de la part de Foma ou de son secrétaire. Il s'agit bien de l'ouvrage du futur évêque du Chili, mort en 1629. Notons en passant que ce même prélat publia en 1598 "Crden de enseñar la doctrina Christiania en las lenguas Guichiuas y Aymaras" à Lima, (X. Vol. I. art. 12) comblant ainsi les vœux de Francisco de Toledo (I. p. 74) et de Foma (479, 620, 711 et 781).

Foma mentionne (p. 922/912) des livres édifiants, rédigés par de "savants docteurs illuminés par le Saint Esprit", comme le R. F. Luys de Granada, cité avec les auteurs déjà mentionnés, tels le R. F. Domingo, le F. Foduré... La bibliographie (X) mentionne le F. Luis de Granada dans l'article 102, sous "MERCADO (Juan) compendio del V. F. Luis de Granada, en la lengua general del Feru. Ms." Dans le Vol. II. de la bibliographie, (X), on trouve sous article 805, "Catecismo Mayor ordenado por Santo Toribio y aprobado por el primer Concilio Limense en 1583", imprimé à Lima en 1891, la notice suivante : "Oraciones compuestas por Fray Luis de Granada : p. 207-231" qui ont dû paraître en 1583 dans le "Catecismo mayor" (X. Vol. I. art. 5).

Nous nous rendons compte que le texte de Foma n'est pas qu'un remplissage entre deux images, comme on le déclare trop souvent à la suite de Fietschmann depuis 1908. Mais cette érudition est sujette à caution. Foma se révèle trop souvent comme un primaire : du droit, il connaît surtout la chicane et ses thèmes juridiques favoris sont les lois sur l'héritage, l'abornement, les droits réels et les problèmes de succession aux charges publiques. De la religion, il connaît, nous l'avons dit plus haut, les soucis du sacristain, et c'est plutôt un diseur de patenôtres qu'un esprit religieux. Il matérialise "le programme d'un fanatique christianisé" écrit Juan B. Lastres (III. p. XV). Il se veut profond politique, mais il ne voit le gouvernement que par le petit bout de la lunette. Seul des étrangers, le roi d'Espagne, légitime souverain du Férou (p. 667/657), car il est le seul héritier de l'Inca mort sans postérité, a son mot à dire en Amérique, alors que Foma de Ayala, prince indien, ne peut être moins que le régent du royaume. "Sueños de un iluso, delirios de un empecinado" écrit aussi Lastres (III. p. XV). On ne peut cependant être aussi méprisant que Roberto Le villier qui citant 8 fois son nom, ajoute une fois avec dédain "Foma de Ayala fantasea como de costumbre..." (IV. p. 233). On ne peut atteindre Foma par une simple démarche intellectuelle. Il faut faire abstraction de ses propres concepts pour s'intégrer à cette expression malhabile d'une conscience torturée, pleine de complexes, taraudée par le problème de la disparition du peuple indien, à la suite du métissage et de la débauche généralisée, de l'alcoolisme, du désespoir, de la misère née des prévarications civiles et religieuses, des corvées injustifiées, spécialement dans les mines, du manque de justice, de la prolétarianisation d'une société jusqu'alors hiérarchisée et de la servitude de l'Indien érigée en méthode de gouvernement. L'outrance de l'expression, la répétition, l'erreur même, la passion du discours, l'absence de composition et le goût de l'invective, de la dénonciation même, ne peuvent



faire oublier que ce texte malhabile contient une constitution, un code civil, un code pénal, une loi de procédure pénale, une loi sur l'agriculture, une loi organique sur la ségrégation raciale (ici Foma est partisan d'un apartheid, seul capable de sauver l'Indien de la disparition totale), et de la répartition des "mitimayos", ici les immigrants européens ou noirs, qu'il assimile à des personnes déplacées, une loi sur les cultes et même, pourrait-on croire, à un projet de concordat, un projet d'organisation des études missionnaires avec la création d'un diplôme de quéchua ou d'aymara indispensable pour être ordonné prêtre, un règlement de bornage, la réglementation du droit de succession des chefs indiens, la codification des droits indiens, une proposition de règlement de la coexistence hispano-indienne, l'organisation des travaux personnels et des taxes en espèces, une loi fiscale, la création d'un contrôle financier, un projet de contrôle des prix, la fixation des tarifs pour les objets artisanaux et les objets d'échange, une loi somptuaire, une loi sur la colonisation intérieure qui, nous l'avons dit, préfigure les Missions jésuitiques futures, etc., tous projets marqués au coin du sens péruvien de l'administration, soit la planification et la centralisation, Foma, régent, devant assurer le bonheur du peuple indien. Aux Espagnols les villes, aux Indiens la campagne. Les Andes voient reflourir l'opposition des concepts grecs et romains : la Ville était tout pour le Grec, la paix rurale était le vrai milieu pour le Romain.

Nous étudierons prochainement, en plusieurs chapitres, les projets et les vaticinations de notre homme. Devant le bris de la hiérarchie inca, Foma semble être victime du complexe du soldat démobilisé privé soudain de la discipline et de l'exécution d'ordres !

Mais ce "transhumant, ce vagabond" comme le définit César Miro (III, F.XI) nous donne encore quelques preuves d'un savoir bien douteux. Examinons les titres de quelques auteurs que l'on peut assurer qu'il n'a jamais consultés. Dans son livre "escrito y debojado de mi mano" (p.10), il énumère les empereurs romains, les empereurs d'Allemagne, les papes, dont il donne la liste exhaustive, il cite des "philosophes astrologues" (p.43). Il n'hésite pas à reprendre la théorie de l'origine juive des Indiens, qui suivirent la "ley de Muyzen" (Moïse) (p.60). Il connaît l'astronomie et le comput du temps chez les Incas (72), car les Indiens "entendian por las estrellas y cometas y del clip (sic) del sol y dela luna ...". Dans son histoire des guerres incas, il semble plus véridique que Garcilaso de la Vega qui veut nous faire accroire que les généraux de Cuzco étaient de subtils diplomates qui, par dialectique, amenaient les chefs ennemis à faire leur auto-critique et à se soumettre à la douceur des lois incas.

On pourrait croire que Garcilaso de la Vega paraphrase les vers 852-853 du livre VI de l'Enéide : "... pacique imponere morem Parcere subjectis et debellare superbos" ou qu'il s'inspire du De Officiis de Cicéron (Livre I, chap. 11 et 12), dans lequel l'auteur insiste





sur l'obligation au vainqueur de dominer sa victoire, d'accorder une paix de compromis, d'installer des rapports de patrons et clients, et d'agir avec douceur avec les vaincus ... alors que Foma, plus véridique, sans doute parce qu'il ignore les falsifications de l'histoire officielle, raconte crûment les sanctions prises contre les vaincus comme le cannibalisme rituel par la manducation du coeur (p. 66) ou bien "ylos mataron atodos los contrarios capitanes ..." (p. 172) ou les décollations signalées à la p. 154.

Il mentionne Caton de rroma (p. 68), Ponpelio julio zezar (p. 68 et 72), ainsi que Aristote (p. 72), à côté de Marcos flauio y glauio. Il cite aussi un apôtre "prime dotor deudorité muy antiguo dotor de la yglesia obispo" que Fietschmann (p. XVI) de son introduction figurant dans l'édition fac simile de Rivet détermine comme étant Théodoret. Il s'agit alors de Théodoret, écrivain religieux de la première moitié du 5ème siècle, qui vivait à Antioche. On peut se demander si Foma a lu les oeuvres de cet auteur, tout comme celles des "filosofos yastrologos gramaticos puetas" (p. 68) de l'antiquité qu'il cite (cf. aussi p. 43).

On note des contradictions entre le récit de la conquête rédigé par Foma et l'histoire contrôlée. Il raconte et dessine l'exécution d'Atahualpa selon des vues personnelles ; il le fait égorger (planche p. 390 et texte p. 391) alors que la tradition veut qu'il ait été étranglé. Malgré un visible esprit de soumission au roi d'Espagne qu'il reconnaît comme son souverain légitime, Foma s'exprime souvent durement contre les artisans de la conquête et certaines pages sont inspirées par une veine satirique des plus rudes.

Il est aisé de supposer que Foma n'a pas lu tous les ouvrages qu'il a cités. Il les a peut-être feuilletés ou vus chez des prêtres, qu'il semble avoir fréquentés assidûment. Il a pu en entendre parler. Cette érudition superficielle ne doit pas nous émouvoir, car Foma est avant tout un politique. Son esprit est tourné vers le gouvernement des hommes et l'administration de l'Etat péruvien. Même son charmant calendrier agricole, sourire agreste qui pendant un court instant illumine un monde de sombres pensées, est un instrument de combat. Il doit prouver que l'Indien, agriculteur-né, ne peut être détourné de sa fonction naturelle qui est de ravitailler le pays en produits vivriers (1130/1120 et 1167/1157).

Qui dit politique dit état de tension. Foma n'échappe pas à cette règle éternelle. Il représente un ordre de choses périmé. Il se doit donc d'attaquer l'ordre nouveau incarné par les principes juridiques et administratifs du vice-roi, Don Francisco de Toledo, car ceux-ci limitent singulièrement ses prétentions, alors que les vice-rois antérieurs et ses successeurs se voient couverts d'éloges (p. 435 à 471), spécialement "Don Andres marques de canete", soit Andres Hurtado de Mendoza, marquis de Canete, 3ème vice-roi de 1555 à 1561 qui, si l'on



en croit Poma, fut "... christianissime et ne fit de mal à personne, ni aux conquérants ni aux fils des Incas ni aux grands seigneurs et aux notables de ce royaume ..." (p. 439).

Poma de Ayala connaît les Ordonnances édictées par Toledo, qui administra le Pérou de 1569 à 1580. Il les mentionne pour les critiquer âprement. Le Mémorial de Toledo (I) et les lettres adressées au roi Philippe II (V) révèlent un grand seigneur libéral, à l'esprit ouvert, ethnologue et sociologue par tempérament et anticipation (V, p. 41-43 lettre du 6.4.1578 et IV, pp. 33-73), dont la bienveillante fermeté le désigne comme un administrateur de grande classe. Sa puissante personnalité apparaît en filigrane dans de nombreuses pages de Poma, alors même que cet auteur ne veut pas le nommer pour légitimer de son nom une réforme déjà légalisée par Toledo et entrée en vigueur.

Les 31 chapitres des Ordonnances, projetées pour un "Buen gobierno" (I, p. 69 et 73), furent publiées et criées à Cuzco sur ordre de Toledo du 18.10.1572. D'autres ordonnances secondaires furent données à Arequipa en 1575. Fonctionnaire, Poma a connu ces dispositions légales, il a dû les appliquer, il les a commentées et sans aucun doute il les a vu violées, comme le reconnaît amèrement Toledo lui-même dans le chapitre VIII de son Mémorial ou rapport de gestion (I, p. 77). Ses dispositions les plus généreuses - et elles abondent dans cette législation qui a peut-être eu des prolongements dans les appels à la morale et à la justice dans le droit colonial lancés par le F. Francisco Suarez dans son ouvrage classique "De Legibus", imprimé à Séville en 1612 sont restées trop souvent lettre morte pour les autorités civiles et religieuses imbues de leur supériorité, "enseñoreados" écrit Toledo (I, p. 73). Poma critique ces dispositions humanitaires au nom de la vieille loi si vertueuse. Rien n'est plus humain, et nous sommes bien placés aujourd'hui pour le constater, que beaucoup préfèrent être opprimés dans leur langue qu'être aidés en langue étrangère... A toutes les époques, sous toutes les latitudes, l'ancien régime a été paré de vertus incomparables par ceux qui, à tort ou à raison, estiment avoir été dépossédés de leurs privilèges. Ce sentiment de frustration explique la hargne de Poma contre Toledo.

Il faut reconnaître que celui-ci contraria fort les prétentions dynastiques de notre chroniqueur et que ses ordonnances amenèrent un ferment de modernisme inacceptable pour un tel conservateur. En effet, tout ce que pense Poma, tout ce qu'il dicte ou écrit, est marqué du sceau du planisme inca. Or, Toledo écrit : "... s'il est dangereux et délicat d'arracher et de déraciner des coutumes anciennes et des libertés, j'ai noté qu'il en coûte peu de maintenir ce qui a été mis sur pied les premières années" (I, p. 94). Meilleur connaisseur des faiblesses humaines, Machiavel rappelle dans le chapitre VI du Prince qu' "... il n'est rien de plus difficile à traiter, de plus incertain à résoudre, de plus dangereux à arranger que de prendre l'initiative d'intro-





duire des institutions nouvelles, car le novateur a pour ennemis tous ceux qui se trouvent bien dans les anciennes institutions ...".

Malgré quelques compliments disséminés (p. 447, 448, 962/952 et 1115/1105), Foma attaque violemment le grand administrateur royal. Avec une joie sadique, il le dessine mourant de male rage dans son château après son retour en Espagne, après le refus de Philippe II de le recevoir (p. 449 et planche p. 458), pour avoir, dit Foma, fait exécuter un roi, en l'occurrence le jeune Topa Amaru, arrière-petit-fils de Huayna Capac, "ainsi son orgueil tua D. Francisco de Toledo". Par sa correspondance, nous savons que le vice-roi demanda à maintes reprises, pour cause de fatigue et de santé, à être relevé de ses charges rendues plus épuisantes encore par les attaques des corsaires britanniques, et que le roi ne répondait jamais (V.p. 33, lettre du 5.5.1578, p. 90, lettre du 18.2.1579 et p. 169, lettre du 27.11.1579).

Pour Foma, et cette insinuation doit être examinée à la lueur de l'histoire, le roi a refusé de recevoir Toledo pour avoir, par l'exécution illégale de Topa Amaru, créé le mutisme définitif des Indiens en ce qui concerne l'emplacement des trésors cachés des Incas. Foma nous raconte que contre sa vie sauve, le malheureux et innocent petit prétendant offrait de reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne et de lui donner des millions en or et argent, provenant du trésor caché de ses ancêtres et de lui indiquer l'emplacement de mines tenues secrètes (p. 452). Mais la sentence de mort fut maintenue et Foma glose souvent à ce sujet.

Car Foma, cet émotif, sait quelquefois raison garder et il abat son jeu : les inventeurs indiens de mines doivent être récompensés et intéressés à leur exploitation sans être frustrés de leurs droits par des concessionnaires espagnols (p. 974/964). Il joue habilement sur les pertes théoriques subies par l'Eglise et la Couronne depuis l'exécution de Topa Amaru. Mais ces paroles conciliantes, ces propos insidieux, dissimulent la pensée politique profonde de Foma. Les chroniqueurs espagnols insistent tous sur la politique annexionniste suivie par les Incas lors de la formation territoriale de l'empire (IV.p. 51 et 167), et leur dénie tous droits de propriété sur les terres conquises, alors que pour notre chroniqueur ces droits incas sont d'origine divine "... son nosotros propietarios legitimos de la tierra por derecho de dios ..." (p. 968/958) et que les titres de propriétés de ses propres biens, contestés sans vergogne, datent d'Adam, d'Eve et de Noé (p. 914/904). N'accablons pas trop Foma : il défend des privilèges héréditaires peut-être, imaginaires sans doute. Une fois de plus on peut regretter que Toledo n'ait pas suivi les conseils si objectifs et si lucides de Machiavel. Dans le chapitre XVII du Frince, inspiré par son amertume devant les vices des hommes, le Florentin écrit : "Il (le Frince) devra surtout respecter le bien d'autrui, car les hommes oublient plus facilement la mort de leur père que la perte de leur patrimoine". Foma a raconté le



supplice de son grand-père, le Capac Apo Guamanchaua brûlé vif sur l'ordre de Fizarre pour n'avoir pas voulu révéler l'emplacement de trésors impériaux (p. 399). Il ne proteste pas plus contre cette exécution cruelle que son père, fidèle soldat des conquérants. Ce qu'il reproche à Toledo, c'est de modifier la structure traditionnelle du pays, et de l'évincer lui, Poma, des plus hautes charges car, de par sa naissance, il devrait être le régent du royaume, la "deuxième personne" comme il le dit sans cesse, la première étant le roi dont les deux royaumes, l'Espagne et le Pérou, sont liés par simple union personnelle, l'empire inca étant tombé en déshérence à la mort de Huascar "... et ainsi finirent les rois légitimes Incas et comme il n'eut pas d'héritier il laissa la couronne au Roi-Empereur D. Carlos et à son fils D. Philippe II et à D. Philippe III..." (p. 748/738), Mais Toledo ne connut certainement pas l'existence de Poma, ce qui est aussi grave que s'il avait été délibérément ignoré.

Il ne peut être question d'ouvrir maintenant le dossier de la querelle unilatérale Poma-Toledo. Il sera rapidement feuilleté et une étude ultérieure pourra souligner d'une façon encore plus précise l'antagonisme entre les deux conceptions juridiques esquissées plus haut.

Dans son Mémorial (I. p. 88), Toledo demande que la succession aux caciquats soit réservée aux jeunes Indiens les plus capables, formés dans des collèges, élevés dans la foi catholique et dont les qualités ne puissent être mises en doute, même s'ils ne sont pas nés. Poma (p. 450) raconte le bon tour joué aux Espagnols lors de l'inspection effectuée personnellement par Toledo au début de son proconsulat, visite mentionnée plus haut (IV pp. 33-73 et V. p. 41-43). On cacha les fils et les petits-fils des notables indiens. Pour cette raison, seuls les Indiens du commun furent visités officiellement. Pour cette raison aussi, dit Poma avec mépris, on fit des caciques principaux avec de misérables assujettis fiscaux "Indio pobre y tributario", ceci au détriment du pays. Poma insiste sur les qualités que doivent présenter les chefs indiens (p. 752/742 et 754/744) suivant l'ancienne règle qui voulait que les aristocrates péruviens aient été désignés par Dieu depuis Adam et Eve (p. 772/762).

On comprend alors que Poma s'élève contre les décisions du vice-roi. Celui-ci (I. p. 89) se propose d'intégrer les Indiens dans la vie politique en les autorisant à nommer leurs alcaldes et les alguazils (gendarmes) au cours d'élections dans le cadre municipal, opérations placées sous le contrôle préfectoral. Poma ne peut accepter cette méthode sans précédent dans son monde mental. En effet, les deux écoles spécialisées que Toledo destine à la formation de cadres administratifs indigènes donneront leur chance à des individus qui "... étant bacheliers sont par force faits caciques, notables ou petits administrateurs d'un ayllu alors qu'ils n'y ont aucun droit" (p. 868/858), le droit devant être compris ici au sens de Poma, c'est-à-dire le droit héréditaire,





comme ses titres de propriétés datant de la création du monde (p. 914/904).

Toledo insiste sur le goût de la chicane chez les Indiens, ce que notre chroniqueur note aussi. Le vice-roi propose (I, p. 91) la création de l'assistance judiciaire et des garanties légales sérieuses pour éviter l'endettement des plaideurs sans ressources. Foma fait la même proposition (p. 666/656). Le Mémorial date de 1580 et ses dispositions officielles sont donc antérieures à cette date, sans pouvoir être datées d'avant 1569. Tant Foma que Toledo insistent sur l'impérieuse nécessité des prêtres paroissiens et missionnaires de connaître à fond le quéchua et l'aymara (I, p. 74 et IX, p. 479 et 620/610).

Nul ne peut accuser l'administration espagnole de génocide délibéré. Les exactions des colons, l'insolence des "petits Blancs", l'extorsion de fonds par quelques prêtres indignes et des fonctionnaires prévaricateurs, l'abus des corvées imposées par des instances illégales, sont autant d'atteintes aux prescriptions de Rome et de Madrid, des lettres d'Isabelle, de 1504, aux instructions de Philippe III, datées de 1616, relatives aux mines, pour rester dans la période initiale du colonialisme espagnol. Toledo, très moderne, demande la péréquation des corvées pour soulager les provinces peu peuplées et utiliser plus judicieusement les forces vives de provinces plus habitées (I, p. 93).

A plusieurs reprises (533/523, 537/527, 599/589, etc.) Foma réclame l'APARTHEID, pour sauver la pureté de la race indienne et éviter un métissage résultant du dévergondage imposé aux Indiennes, métissage créateur d'une classe sociale indisciplinée. Toledo lui-même voudrait que l'on n'attribuât plus de si grandes quantités de terres libres aux Espagnols, en accordant une préemption aux Indiens lors de la liquidation des successions d'Indiens intestats (I, 94). Pour le vice-roi, les fonctionnaires espagnols doivent vivre dans les villes qui leur ont été assignées comme résidence et il ne doivent pas accumuler des richesses au prix de la "sueur des Indiens" (I, p. 94) alors que Foma, lui, espère que les curés indignes iront en enfer pour s'être enrichis de cette même sueur des Indiens "... uaya al ynfierno como sea rico conel sudor delos pobres Ynos ..." (1122/1112).

La création des deux écoles d'administration par Toledo, à Cuzco et à Lima, répond au besoin de protéger les étudiants indiens contre "l'agression andine" si bien décrite par le Dr. Monge, de Lima. Foma, lui aussi, insiste sur le danger du dépaysement vertical des Indiens. Il est instructif de voir qu'Alonso Borregan, dont la modeste chronique fut imprimée à Séville en 1948, ait reçu en date du 6.11.1562 du vice-roi Francisco de Luna, fort apprécié par Foma, l'autorisation de déterrer des trésors et des idoles de valeur, sous la réserve expressément signifiée du paiement d'un bon salaire à des Indiens volontaires recrutés sur place, dans les environs mêmes des chantiers de fouille



afin d'éviter des troubles physiologiques résultant de trop grands changements d'altitude.

Notons en passant que tant le vice-roi que Foma utilisent fréquemment les expressions "Buen gobierno" et "Servicio de Dios y de V.M.". Ce terme, "Buen gobierno", familier aux utopistes, apparaît déjà en 1337-1339 dans la vaste fresque peinte par Ambrogio Lorenzetti à Sienne.

Il est possible que Foma de Ayala ait rédigé un "Contre-Toledo" vengeur, car pour un aigri, un agitateur, un révolutionnaire, l'ennemi le plus haïssable n'est pas l'adversaire déclaré dont on guette les contradictions, mais bien l'homme indépendant qui tente de créer un climat libéral en refusant de se laisser impressionner par la violence des idéologies affrontées.

Inconsciemment, Foma de Ayala utilise les procédés les plus éprouvés de la propagande. On pourrait croire qu'il essaie de se persuader lui-même. Il répète inlassablement les mêmes arguments. On peut alors tenter de reconstituer sa pensée en examinant ses idées fixes sous l'angle statistique. Ces répétitions soulignent les lignes de force de son raisonnement.

Sa fausse érudition en matières géographique, littéraire, philosophique, ne doit pas nous détourner de cette oeuvre confuse que l'on peut désarticuler et ordonner à nouveau en chapitres cohérents. Il sera alors possible de tracer un tableau précis de ses aspirations et de ses plans, de ses espoirs et de ses haines.

La communication que nous recevons de cette oeuvre imparfaite est précieuse. Malgré son langage primaire, elle nous ouvre une fenêtre sur des sentiments confus mais profonds. Plus qu'une simple expérience juridique ou ethnographique, nous percevons la voix de l'indianité. Foma a quelque chose à dire. Nous devons l'écouter sans devoir pour cela partager à tout prix ses préjugés et défendre des revendications périmées ou téméraires. Ce qui devait être un brillant dialogue entre Felipe Guaman Poma de Ayala, d'ascendance royale et impériale, et le roi Philippe III d'Espagne, n'est plus que le soliloque amer d'un vaincu de la vie.

Ces Confessions et ces Rêveries d'un promeneur solitaire andin ont des accents qui ne peuvent tromper. La part faite aux réclamations personnelles et égoïstes de Foma, ainsi qu'à ses exagérations et ses accès de mauvaise foi, nous pénétrons dans un monde de sentiments sincères mais péniblement exprimés. Ce talent barbare est plus émouvant que les élégantes dissertations de pro-Indiens de formation académique.





Il y a du rêve et du calcul dans cette chronique. Il y a aussi de l'évasion dès qu'elle abandonne le ton à la Plutarque de l'histoire préhispanique et de la description des vertus de la société inca. Dès qu'elle se livre au récit des souffrances du peuple indien battu, pillé, démoralisé, amoindri psychiquement et organiquement par les hon-tes ravalées et les émotions dissimulées, cette chronique dépasse le simple récit : elle venge les Andins et affranchit Poma. Il préfère se révolter pour dénoncer les dérivatifs nocifs offerts à l'Indien pour se libérer momentanément de ses malheurs, dérivatifs nommés alcool, débauche, coca, tabac. Pour cette raison ses virulentes attaques contre les maladies sociales importées ou accentuées depuis la conquête sont un témoignage douloureux de l'anéantissement de la société péruvienne.

Il nous fait pénétrer dans un monde semblable à celui dans lequel nous vivons aujourd'hui. Les règles habituelles de la critique doivent être mises en action, mais il faut aussi accepter le sens secret du message de ce vaincu. Sa chronique est imparfaite, elle est partisane, ses protestations les plus dignes dissimulent les rancoeurs personnelles de son auteur, mais cette oeuvre barbare est le testament d'une existence vouée à la recherche du bonheur perdu par le peuple indien, qui, pas plus que sa famille, ne le reconnut.

\* \* \* \* \*

#### Bibliographie :

- I. BELTRAN y ROZPIDES Ricardo. Coleccion de las memorias o relaciones que escribieron los Virreyes del Peru acerca del estado en que dejaban las cosas generales del reino. Tome I. Madrid 1921.
- II. BURNAND Simon. Les dessins du manuscrit "El Primer nueva Coronica y Buen Gobierno compuesto por Don Phelipe Guaman Poma de Ayala. Société Suisse des Américanistes. Bulletin No. 20. Septembre 1960. Genève.
- III. BUSTOS GALVEZ Luis F. El Primer nueva coronica i buen gobierno. Por Don Phelipe Guaman Poma de Ayala, interpretada por B.G. Lima 1956.
- IV. LEVILLIER Roberto. Los Incas. Sevilla. 1956.
- V. LEVILLIER Roberto. Gobernantes del Peru. Documentos del Archivo de Indias. Publicacion dirigida por D. Roberto LEVILLIER; Tomo VI. El virrey Fco de Toledo. (1577-1580) Madrid 1924).



- VI. LCBSIGER Georges, Felipe Guaman Foma de Ayala. Société suisse des Américanistes, Bulletin No. 19. (mars 1960) Genève.
- VII. MURUA (Fray Martin de Murua, O. de M), Historia del origen y genealogia real de los Reyes Incas del Peru. Publiée par C. Bayle. S. J. Madrid. 1946.
- VIII. MUTHMANN Friedrich, L'argenterie hispano-sud-américaine à l'époque coloniale. Genève, 1950.
- IX. POSNANSKY Arthur, El primer Nueva Cronica Ibuen Gobierno compuesto por Don Felipe Guaman Foma de Ayala. Publicada y anotada por Prof. Ing. Arthur Foshnansky. La Paz, Bolivia. 1944.
- X. RIVET Paul et Georges de CREQUI-MONTFORT, Bibliographie des langues aymara et kichua. Université de Paris. Tra-vaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie. LI. Vol. I. Paris 1951. Vol. II, Paris 1952. Vol. III. Paris 1953. Vol. IV, Paris 1956.

\* \* \* \* \*

Le quatrième et dernier volume de la bibliographie des langues aymara et kichua (X) s'arrête en 1955. Par conséquent, malgré cet incomparable instrument de travail, on ne peut dresser une bibliographie exhaustive des publications inspirées par la Chronique de Felipe Guaman Foma de Ayala. Il est cependant possible d'en extraire une liste d'une trentaine d'ouvrages ayant trait à cette chronique ou d'études utilisant les renseignements fournis par Foma de Ayala. Dans quelques autres cas, les notices de Rivet et de Créqui-Montfort nous font savoir que les auteurs se sont bornés à lui emprunter des termes indiens, des poèmes ou des dessins.

Quelques-unes des plus importantes publications analysent la vie préhispanique en se basant sur les données de Foma relatives aux époques archaïques, à la religion, à la médecine, au droit, à l'assistance sociale, aux danses et aux chants. Nous n'avons pu, à notre grand regret, prendre connaissance de ces études publiées dans des périodiques inaccessibles depuis Genève.

\*\*\*\*\*





## CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE

### Résumés

Frédéric ENGEL (Lima) : Villages et cimetières pré-céramiques  
de la côte péruvienne, 3000 à 1500 avant J. C.

6 octobre 1960.

La préhistoire de l'Amérique du Sud est peu connue, spécialement en ce qui concerne les horizons anciens. Installé à Lima, M. Frédéric Engel, membre de la Société suisse des Américanistes, a toujours été attiré par la géologie et la préhistoire et il a choisi de s'occuper surtout du pré-néolithique péruvien. Les indices mis à jour par ses fouilles, à Paracas tout particulièrement, prouvent qu'il existe des horizons beaucoup plus anciens que celui de Chavin, dont le grand savant péruvien Tello pensait qu'il était le plus éloigné dans le temps. Le conférencier eut le privilège de pouvoir explorer plus de 1800 km. de la côte péruvienne, où il étudia une trentaine de stations, échelonnées de la fin du paléolithique au début du néolithique. Une période, datée de 3000 à 2500 avant J. C., a été nommée "pré-céramique sans coton" par le découvreur, et la période suivante, estimée de 2500 à 1300 avant J. -C., comportant des stratigraphies différentes mais ne connaissant pas encore de tissage proprement dit, a été intitulée "pré-céramique avec coton". Le type humain de ces deux périodes est le dolichocéphale fin, de petite taille. A partir de 1000 avant J. -C. apparaît un nouveau groupe humain, de type brachycéphale et trapu, qui apporte avec lui la poterie, le tissage et le maïs; ce groupe pose un nouveau problème car il semble d'une race entièrement différente. Nous entrons alors, selon l'auteur, dans le mésolithique auquel appartiennent les horizons stratigraphiques de ce qui est couramment appelé le "Paracas".

L'avantage de fouilles sur de larges distances a permis à M. Engel de comprendre où il fallait chercher pour trouver des gisements anciens. Dans la presqu'île de Paracas, ce fut une tâche difficile, exigeant une technique dirigée par des impératifs d'ordre hydrographique et orographique. Hydrographique, parce qu'il faut d'abord rechercher les points d'eau douce, heureusement souvent signalés par une végétation spéciale, mais la plupart du temps devenus souterrains; ces points d'eau sont en général situés à mi-distance entre la montagne et la plage, Orographique, parce que la côte actuelle étant différente de celle des époques archaïques, les sites anciens se trouvent sur les



hautes terres fluviales ou maritimes et les plus récents sur les plages modernes (les kjoekkenmoeddings sont situés sur ces dernières et peuvent être datés de 1200 à 1400 de notre ère, tandis que sur les hauteurs ou au fond des cours d'eau asséchés on peut remonter jusqu'à 3000 av. J. -C. ).

Le radio-carbone a confirmé l'ancienneté de la chronologie dressée par M. Engel. En décembre 1959, il découvrit un cimetière datant probablement de 5000 ans et contenant 65 individus, entassés, avec leurs armes, vêtus de nattes en cactus ou en roseau et enveloppés chacun dans un manteau de vigogne. Dans ces sépultures furent retrouvés des armes et des instruments en bois ou en os, des bourses en fibres de cactus et peut-être le plus ancien panier connu au monde. Le coton et le tissage n'existaient pas; les textiles montrent les techniques du torsadé et du cordé. A l'embouchure du rio Nazca, à 350 km. au sud de Lima, des gisements identiques (de - 3000 ans environ) ont révélé des maisons de pierre et d'argile crue, avec des toits de roseaux, habitées par des hommes déjà sédentaires, peut-être saisonniers, où des haricots et des gourdes furent retrouvés, ce qui vient bouleverser la question du début de l'agriculture américaine. Peu d'instruments en pierre dans ces gisements (2-3%), tandis que le 97% étaient en bois, cuir, etc., parfaitement bien conservés quoique fragiles.

L'archéologie de Faracas peut être divisée en plusieurs phases. Le Paracas I (anciennes cavernes de Tello) dit classique, évolue vers le Faracas II, suivi par le Faracas III (250 av. J. -C.) qui comporte les célèbres nécropoles, faussement dénommées ainsi car il s'agit de grandes villes - 1 km<sup>1</sup>/<sub>2</sub> de long sur 6-700 m. de large -, avec des milliers de maisons, dont le conférencier publiera prochainement les plans. On voit apparaître la pierre polie dans le Faracas III, l'architecture est complètement différente, les textiles comportent des motifs avec le félin et la tête de mort, alors que précédemment il existait très peu de motifs réalistes et peu d'animaux. L'apparition des figures féminines signifie probablement l'épanouissement de l'agriculture. Jusqu'à cette époque, il n'y a pas de poterie peinte, tout au plus comporte-t-elle parfois un engobe, tandis que la fin du Faracas III voit apparaître une peinture après cuisson. La poterie bien connue de Nazca lui succède, peinte avant cuisson, très décorée et zoomorphe. Nazca I révèle des réserves agricoles (manioc, pommes de terre, poissons).

Les résultats des fouilles et des découvertes de M. Engel présentent un intérêt considérable, non seulement pour l'archéologie du Pérou elle-même, mais aussi pour celle du monde entier. Ils auront certainement des répercussions fort appréciables pour l'avancement des sciences car, si le développement des cultures précolombiennes est tardif par rapport au Proche-Orient, il reste parallèle, et il se peut même que les théories actuellement admises pour le paléolithique européen réservent des surprises.

P. P. S.





Jean S. FICTET : Les Indiens de l'Amérique du Nord - IV.  
L'histoire des guerres indiennes (1ère partie)

5 décembre 1960.

Au cours de trois entretiens antérieurs, Monsieur J. Fictet avait présenté la nature de l'Indien des Frairies, puis sa vie matérielle et spirituelle. Pour sa quatrième conférence, il exposa un premier chapitre des guerres indiennes livrées par les autochtones aux envahisseurs européens, guerres compliquées par les rivalités intertribales.

Si, au Xme siècle, les Vikings venus du Groenland eurent affaire avec les Indiens du Vinnland (Maine), il faut attendre les incursions des Espagnols, avec Fonce de Leon et plus tard de Soto, en Floride et chez les Pueblos du sud-ouest des actuels Etats-Unis, pour dater les premiers faits d'une longue et inexpiable histoire de guerillas, de massacres, de représailles, de trahisons réciproques, d'embuscades dressées par de petits groupes de guerriers à de minces effectifs ennemis. Les inimitiés franco-anglaises du XVIIIme siècle se poursuivront au Canada. Cependant la politique expansionniste des Etats européens ne doit pas faire illusion : la guerre de la prairie ou de la forêt ne peut être comparée à celle d'Europe.

Les villages de la Nouvelle-Angleterre eurent souvent bien des difficultés pour survivre en marquant le pas, entre deux périodes d'empiétement sur les terres indiennes. A ce moment, que ce soit au Massachusetts, en Virginie, à Rhode-Island, à Boston, le contact est établi, trop souvent sanglant, malgré les Hiawatha, les Pocahontas ou les William Penn. Les noms des Iroquois, des Mohegans, des Hurons, des Algonkins, des Delaware, des Eriés, des Narrangassetts, des Pequots, deviennent célèbres : ces tribus s'entr'égorgent fraternellement ou attaquent les protecteurs des unes et des autres.

Les Français du Canada, avec leurs amis Hurons et Algonkins, ont fort à faire contre les Iroquois de New-York, armés par les Hollandais de Manhattan. Non seulement les conflits tribaux ou européens troublent la vie des paléoaméricains, mais des rivalités commerciales, engendrées par la recherche du monopole des fourrures par les envahisseurs, créent et détruisent des alliances et suscitent des attaques sans merci aussi bien du côté indien que blanc.

Cette première période est le fait de colons groupés ou de commerçants plus ou moins soutenus par des détachements de troupes régulières, aux faibles effectifs, même si par exemple les pèlerins du May Flower font figure d'individualistes. L'initiative de ceux qui voulaient vivre libres hors d'Europe arriva à anihiler petit à petit les autochtones par le mousquet, la maladie, l'alcool, la démoralisation ou



le tomahawk d'autres indigènes. L'impérialisme iroquois qui faillit expulser les Français du Canada souligne la division des peuples à peau rouge compliquée par les intrigues européennes.

La Société suisse des Américanistes exige l'objectivité dans les communications qui sont présentées lors de ses réunions. Monsieur Jean S. Fictet, malgré l'amitié visible qu'il porte à ses chers Indiens, se garda de tout commentaire subjectif. Au contraire, il apporta une quantité impressionnante de faits historiques, de noms, de dates, de lieux, il débrouilla les embûches dressées par des historiens trop souvent partiaux, dans un sens ou dans l'autre. Nul doute que les prochains exposés consacrés aux séquelles des guerres européennes dans l'Amérique du Nord par les Anglais et les Français, qui affectèrent tragiquement les Indiens, puis la lutte des jeunes Etats-Unis contre les Peaux-Rouges seront aussi intéressants que cette introduction.

G. L.

Jean-Louis CHRISTINAT : Onze mois avec les Indiens du Haut et Moyen Xingú (Brésil).

20 janvier 1961.

Parti au Brésil comme spéléologue, M. Jean-Louis Christinat a été séduit par la vie des Indiens; aidé par son tempérament sportif et son esprit ouvert, il a passé près d'une année dans la région du Haut et Moyen Xingú, spécialement dans la tribu des Camayura.

Cette petite communauté est régie par une organisation bien connue des américanistes et son genre de vie ne s'écarte guère du schéma classique. Le choix de l'emplacement des villages obéit à des motifs d'urbanisme, d'hygiène et de sécurité; chaque maloca peut loger une trentaine de personnes dont les hamacs sont suspendus en étoile en partant des mâts centraux. Groupées autour d'une place, elles entourent la hutte centrale du Yacui, interdite aux femmes et devant laquelle a lieu le conseil régulier des hommes. La construction des cases (7 à 8 m. de haut et 25 m. de long, avec deux mâts centraux) est le résultat d'un travail communautaire. Lorsque l'une d'entre elles se dégrade, on la rase et l'occupant, après s'être assuré une réserve de nourriture suffisante, la reconstruit avec l'aide de ses compagnons.

Les ustensiles, poteries etalebasses, ainsi que quelques paniers conservent les biens matériels de ces gens dont la journée, doucement laborieuse, est entrecoupée de bains fréquents. La base de leur alimentation se compose de poissons, de manioc et de bananes (le bananier sauvage ayant été replanté près des cases); avec des arcs, la bana-





ne est pour eux un moyen d'échanges. La pêche se fait à l'arc, au timbo léthargique ou à la nasse mobile. Les plantations de manioc sont effectuées dans des terres défrichées par le feu; le déboisement et la plantation sont du ressort de l'homme tandis que la cueillette et le transport sont assumés par la femme.

La vie sociale et religieuse est d'un accès plus compliqué que la vie matérielle mais M. Christinat a su noter avec justesse l'organisation du travail selon les sexes, la division de l'année, marquée par les pluies et la sécheresse puis divisée en lunes; il a reconnu l'importance des délibérations des hommes, devant la case virile, dont les décisions prises à l'unanimité, après des palabres courtoises, sont soumises au chef pour exécution. Ce chef doit être capable, généreux et désintéressé en même temps que politique avisé; il partage cependant son autorité avec un chef religieux, le sorcier, qui appuie son prestige sur la connaissance de certaines lois naturelles mais en le maintenant, comme partout ailleurs, par quelques subterfuges.

Les Camayura ne fabriquent que des pirogues d'écorce; après avoir tracé un trait au charbon de bois sur un arbre, ils élèvent un échafaudage autour du tronc durant la saison des pluies; puis ils en découpent l'écorce et la font sécher au feu avec une mise en place de barres transversales pour lui donner le gabarit. Une telle embarcation dure une saison; pour les déplacements, elle est approvisionnée de galettes de manioc et de poisson sec, et un petit foyer placé à l'avant (braises sur un petit tas de sable ou de terre) évite de refaire du feu à l'étape. Le Camayura qui part pour quelque temps prépare deux fils portant autant de noeuds que de jours d'absence, il en laisse un à sa femme et chacun d'eux défait un noeud chaque soir.

Les enfants sont élevés avec douceur et patience, et leurs jouets démontrent le don d'observation de leurs parents : ils représentent souvent, par exemple, des modèles réduits d'avions.

Quant à la médecine, elle est basée sur l'emploi des plantes; les caries dentaires sont comblées avec de la résine bouillante et les maux de dents ou autres sont soignés au moyen de saignées effectuées avec un instrument denté, sorte de peigne, dont le conférencier a pu expérimenter l'efficacité sur lui-même.

La vie des Camayura peut paraître idyllique mais les soucis ne les épargnent pas; la disette pose souvent des problèmes aigus, même dans ce qui semble être un cadre paradisiaque. M. Christinat va retourner prochainement dans ces régions qu'il a su voir avec des yeux neufs et chez ces Indiens qu'il a appris à aimer. Nul doute qu'il n'en rapporte encore des contributions de valeur.

G. L.



Jean S. PICTET : Les Indiens de l'Amérique du Nord  
IV. L'histoire des guerres indiennes (2me partie)

13 février 1961.

M. Jean S. Pictet a présenté le deuxième chapitre de son étude sur les conflits indiens au cours d'une communication illustrée de nombreuses vues de types humains et de gravures du XVIIIe siècle.

Les guerres de coalition menées par Louis XIV et Louis XV eurent des répercussions violentes, quoique sporadiques, en Amérique du Nord. Le XVIIIe siècle y est marqué par la rivalité des grandes puissances européennes, la Grande-Bretagne et la France surtout, auprès des grandes tribus indiennes. Les hostilités, arrêtées par des trêves locales ou les traités de paix métropolitains de Ryswick, d'Utrecht ou d'Aix-la-Chapelle, opposèrent les Indiens entre eux, non seulement en tant qu'auxiliaires des Européens, mais aussi parce qu'elles légitimèrent des disputes interraciales, rendues plus féroces par le système des primes aux scalps inaugurées par les Français. L'Espagne, alliée tantôt de la France, tantôt de l'Angleterre, ne put, en Floride, échapper aux remous de la politique internationale.

Souvent séparés les uns des autres par un *no man's land* indien, les colons français et anglais, soutenus par des troupes métropolitaines aux effectifs ne dépassant souvent pas la compagnie et des auxiliaires indigènes, ne cessèrent de se livrer des combats de patrouilles et de coups de mains. La conquête et l'abandon des fortins, la dévastation réciproque des villages se succèdent avec monotonie.

Une seule fois, la France eut une politique américaine à longue échéance en occupant la Vallée du Mississippi et de l'Illinois à la suite d'une erreur géographique : au lieu du mythique passage du Nord-Ouest, les Marquette et les Cavelier de la Salle trouvèrent une parade à l'extension britannique. La Louisiane lato sensu encercla les possessions anglaises du Canada au Golfe du Mexique et des Montagnes Rocheuses à la Nouvelle-Angleterre et faillit les étouffer dans cette tenaille puissante.

Certaines tribus affichent alors un neutralisme intéressé. D'autres, amenuisées par les pertes humaines, se fondent avec des nations plus vigoureuses, alors que les Natchez sont éliminés de la scène du monde en tant que peuple organisé.

La Guerre de Sept Ans conduisit la France et l'Angleterre à régler une fois pour toutes leurs querelles américaines. Des armées à l'échelon de plusieurs régiments de ligne s'affrontent dans la région des Grands Lacs, avec des fortunes diverses, et les noms des Bouquet, de





Rolle, des Ecuyer, de Neuchâtel, du Virginien Washington, des Braddock, des Amherst, des Montcalm et des Wolfe brillent dans cette cruelle histoire. La Confédération du grand chef indien Pontiac rend la vie dure aux Anglais jusqu'à la prise de Québec. Les épisodes classiques de la Belle Rivière, de Bushy Run, de Fort Detroit et de Fort Pitt sont les plus célèbres de cette période. Mais le Traité de Paris de 1763 consacre l'abandon du Canada par la France. Ses anciens alliés indiens, espérant son retour, se soulèvent, mais sont vite brisés par la lourde patte britannique : l'histoire indienne entre dans un monde plus rude.

G. L.

Antonin BREJNIK : La réaction de l'indigène devant l'activité du CREFAL (Centro Regional de Educacion Fundamental para la América Latina).

20 février 1961.

L'ethnographie ne limite plus son champ d'étude aux formes de sociétés que nous nommons primitives ou estimons périmées. L'indigénisme et l'acculturation sont deux chapitres importants du problème soulevé par la confrontation, le choc trop souvent, de civilisations orientées vers des buts différents, les cultures les plus faibles étant généralement celles de sociétés rurales peu technifiées.

Comment atteindre ces hommes sans causer des dégâts irrémediables à leur âme et à la structure de leurs communautés ? Comment les aider à résoudre les problèmes complexes causés par la transmission d'idées, de techniques et de modes de vivre, tous apports destinés à améliorer objectivement leur sort, transmission placée sous le signe du désintéressement actif ?

Trop de forces vives, trop d'intelligence naturelle, trop de dignité humaine restent inemployées, stérilisées même, faute d'une direction basée sur le besoin essentiel de notre temps, la culture envisagée comme la condition essentielle de sécurité personnelle et sociale. Le gigantisme démographique qui caractérise notre époque ne pourra être freiné que par les groupes humains capables de s'intégrer dans un ensemble pensant et productif.

Tel a été le thème traité devant les membres de la Société suisse des Américanistes par M. Antonin Brejnik, du C.R.E.F.A.L., fondé en 1951, à Patzcuaro au Mexique, sous les auspices de l'UNESCO, du BIT, de la FAC, de l'OMS, afin de former des stagiaires capables de créer des cadres indigènes dans leur propre pays.



L'éducateur placé dans un milieu rural, tel que celui des Tarasques par exemple, devient ethnographe par la force des choses. M. Brejnik exposa en termes pondérés autant que précis le tableau de cette population indienne, qui a vécu longtemps en dehors des circuits culturels étrangers, même aux temps aztèques. Ces Tarasques estiment que les actes doivent répondre aux paroles. Il faut connaître leur psychologie pour éviter les erreurs de comportement. Ces Indiens méprisent la bonté pure qu'ils assimilent à un gaspillage de valeurs, car ils s'en tiennent toujours aux termes du contrat et basent leur attitude mentale sur des principes stricts et austères. L'amélioration la plus utile sera repoussée après essai si elle attaque leur éthique. La simple philanthropie doit donc être écartée pour faire place à une marche d'approche inscrite dans un plan humain.

L'intégration de l'Indien dans le circuit moderne doit s'opérer en tenant compte de la résistance naturelle et universelle aux changements et en prenant en considération l'interdépendance des disciplines enseignées aux stagiaires, qui seront des conseillers, des guides, mais non de simples spécialistes techniques. L'enseignement du CRE-FAL ne tend pas à l'approfondissement de disciplines en elles-mêmes, mais s'envisage sous l'aspect de la connexion des différentes branches (sociologie, psychologie, anthropologie, techniques, transmissions des connaissances, etc.). L'agent de promotion technique doit éviter la propagande, mais être capable de se servir d'événements fortuits dans un sens positif.

L'exemple de Patzcuaro peut être envisagé dans le monde entier, mais cette expérience faite au Mexique à l'échelle du laboratoire, si l'on peut dire, doit être étendue, car les besoins du monde grandissent plus vite que la force d'attaque des éducateurs.

G.L.

Mario et Michel TERRIBILINI : Résultats d'une enquête faite chez les Makú (Brésil).

3 mars 1961,

Dans la région de Manaos, on nomme Makú tout Indien errant dans la forêt, c'est un surnom dépréciatif correspondant à esclave. Les vrais Makú se nomment eux-mêmes "Peuple des Hommes" et ils vivent à plus de mille kilomètres de Manaos. Le classique "Handbook of South American Indians" de Steward ne consacre que trois pages aux Indiens Makú, derniers survivants d'un peuple qui aurait occupé de vastes espaces en Amazonie et qui, aujourd'hui, est disséminé sur le Rio Negro supérieur. C'est dire la valeur de l'enquête menée l'an dernier par MM.





Mario et Michel Terribilini au cours d'un second voyage au Brésil. Après une sérieuse préparation au Musée d'Ethnographie et l'assimilation des méthodes de recherche sur le terrain, ces deux membres de la Société suisse des Américanistes ont remonté le Curicuriari et le Uaupès, affluents du Rio Negro, et rejoignirent la zone habitée par les Makú, exactement sur l'équateur, à la limite du Brésil et de la Colombie, après avoir pris contact avec le poste le plus proche du Service de Protection aux Indiens, Jawarété, où résident également des pères salésiens.

L'histoire des Makú est peu connue : on pense que les Tucanos envahirent la rive droite du Rio Negro et que, plus évolués que les Makú, ils les réduisirent en esclavage. Mais les missionnaires ayant amoindri le prestige et la puissance des Tucanos, les Makú sont redevenus libres, tout en refusant encore l'entrée de leur territoire à tout étranger. Grâce à l'intermédiaire d'un Makú élevé par les Salésiens, Casimir, qui fait l'interprète entre ses frères et le reste du monde, MM. Terribilini furent accueillis par un groupe de ces Indiens avec lesquels ils ne purent malheureusement rester que trois semaines : lors d'une fête accompagnée d'ingestion massive de cachiri (boisson fermentée), le mécontentement de Makú venus d'autres campements et moins enclins à admettre la présence d'étrangers, les obligèrent à quitter précipitamment la région sans avoir pu accomplir tout leur programme. On peut le regretter très vivement car cet incident ne les empêcha pas de recueillir des renseignements précieux sur ces Indiens et un séjour plus prolongé leur aurait certainement permis de faire un travail plus complet. On trouvera le résultat de leur enquête dans l'article publié en page 2 du présent bulletin.

On peut relever de cette étude que ces Indiens sont de petite taille, bien découplés, monogames, et par force endogames. Seuls de la région, ils préparent le curare et l'utilisent, non seulement comme arme de guerre et de chasse contrairement aux Fiaroa décrits par Joseph Grelier, mais également à usage médical. Ils l'échangent avec d'autres Indiens contre notamment de la poterie et avec les Salésiens contre des produits étrangers. Essentiellement chasseurs sylvicoles et cueilleurs, ils pratiquent la pêche et une petite agriculture (manioc, bananes, tabac et coca). La sculpture en plein bois, leurs ornements délicats et non-figuratifs, leurs vanneries, leur isolement social compliqué par leur originalité linguistique, leurs légendes du Grand et du Petit Serpent, l'un créateur, l'autre esprit malin, font des Makú un remarquable sujet d'étude.

Les renseignements inédits rapportés par MM. Terribilini, à côté d'objets remis au Musée d'Ethnographie, furent complétés par de fort belles photographies montrant une nature décevante dans ses gros plans, alors qu'elle pouvait sembler idyllique vue d'hydravions ou des petites vedettes à moteur qui ravitaillent les postes.

G. L.



Roger BASTIDE (Paris) : Religions noires au Brésil.

11 mars 1961.

La transportation et la dissémination de plusieurs millions d'esclaves noirs au Brésil dès le XVI<sup>e</sup> siècle brisèrent les structures sociales et religieuses de ces foules confondues. Mais on n'importa pas que de la main d'oeuvre. Les dieux africains, les rites, les chants et les danses, les différents cultes, suivirent leurs fidèles dans l'exil, et la religion, forme supérieure de la mémoire collective, résista au contact avec les colons, car les valeurs mystiques sont toujours les plus fortes. Elles atténuèrent les complexes de frustration nés de ce bouleversement social et économique et donnèrent aux esclaves l'énergie indispensable pour survivre tant dans leur condition servile que lors de leur prolétarianisation, au moment de leur libération. Ce brassage créa un sentiment de solidarité ethnique admis par la tolérance et la démocratie raciale des Portugais.

Il appartient à M. Roger Bastide, longtemps professeur à São Paulo, aujourd'hui professeur d'ethnologie à la Sorbonne, de souligner l'importance au Brésil des cultes afro-brésiliens et leur dynamisme, accentué par la désertion des campagnes, l'industrialisation et l'anonymat urbain. Actuellement, l'acculturation est cependant exigée pour l'ascension sociale et économique; on abandonne alors les sentiments profonds pour acquérir les préjugés de la bourgeoisie. Au Brésil, paradoxalement, le folklore africain se conserve plus dans les villes qu'à la campagne.

La politique portugaise, voulant éviter la formation d'un groupe africain compact, a favorisé la renaissance des "nations" Yoruba, Dahomey, Congo, Angola, etc., qui voient se transmettre les secrets dans les confréries, conservatoires de la religion africaine. La vie de ces confréries ne peut être assimilée à la sorcellerie, même si des sacrifices d'animaux peuvent nous paraître déplaisants. La transe, au cours de laquelle un fidèle entre en communication avec le dieu de sa dévotion particulière, ne peut être confondue avec un vulgaire phénomène pathologique. Il n'y a pas simulation mais prise de contact direct avec un dieu répondant à un appel fervent, sonorisé par son leit-motiv spécifique, qui déclenche chez lui un réflexe conditionné et le fait pénétrer dans le corps de l'appelant.

La hiérarchie sacerdotale est à la base de toute conservation de cette société afro-brésilienne. Les prêtres, divisés en plusieurs classes, sont les mainteneurs des traditions, et les fidèles, obéissant également à toute une hiérarchie, peuvent entrer en transe au cours des cérémonies. Les cultes sont célébrés dans des sanctuaires où sont conservés les attributs et les "pierres" des dieux qui sont les principes spirituels et que l'on doit revivifier régulièrement par des sacrifices





et des offrandes.

Les chants et les danses, propres à chaque dieu, sont accompagnés par les battements de trois tambours sacrés. A chaque leit-motiv correspond une danse spéciale. Le culte yoruba par exemple, étant très liturgique, sa danse est peu violente et l'émotion est atteinte justement par le hiératisme des danseuses. D'autres danses appellent le dieu d'une façon plus impérative et la transe intervient plus tôt. Les vêtements sont spécifiques à chaque dieu et les couleurs en sont différentes. Des objets liturgiques sont également liés à chaque dieu, comme par exemple la hache bi-penne, l'éventail, le sabre, etc.... Les cérémonies d'initiation sont fort longues et pénibles, elles font rompre le candidat avec le passé et souvent il ne se souvient pas des rites qu'il a dû accomplir.

L'étude de l'interpénétration des civilisations exige beaucoup de doigté et ici la connaissance des strates sociales et historiques incite à une très grande prudence. On ne peut juger de sentiments aussi profonds avec nos propres concepts. M. Bastide, le meilleur connaisseur actuel des religions afro-brésiliennes, montra que dans ces confréries, ouvertes à tous ceux - blancs ou noirs - qui veulent accepter la loi africaine, les adeptes ont trouvé des compensations à leur misère. Le dieu appelé est justement le personnage réalisé dans la vie courante par l'appelant. Ces appels sont contrôlés par une hiérarchie sacerdotale très stricte, alors même que la prise de conscience d'une religion de classe économique dépasse aujourd'hui la notion plus simple de religion ethnique.

Aidé par des photographies prises lors de cérémonies auxquelles il put assister, M. Bastide put décrire par le détail et avec une science profonde, tous les rites de ces réunions mystiques au cours desquelles certains fidèles sont pour un moment élus par leur dieu. G. L.

\*\*\*\*\*

### NOUVEAUX MEMBRES

ABOUGHANEM André - 39, rue Rothschild, Genève.  
 BAYC Armando - Wankdorfstrasse 85, Berne.  
 DETRY Jules - 21, route de Florissant, Genève.  
 HERNANDEZ VALBUENA Luis Mario - Apartado nacional 2042, Bogota.  
 RCCHAT Mme Fred - 31, chemin de Miremont, Genève.  
 TAFELMACHER de SALIS Mme Margaret - 2, rue Bartholoni, Genève.

\*\*\*\*\*



## OUVRAGES REÇUS

- Actas del XXXIII Congreso internacional de Americanistas - San José 1958, Tomo II, San José 1959.
- América Indígena - México. Vol. XX, 1960: No. 4 - Vol. XXI, 1961: No. 1.
- Americas - Washington. Vol. 12: Nos. 9, 10, 11, 12 - Vol. 13: No. 2.
- Anales de Arqueología y Etnología - Mendoza. 1958-1959: Tomos XIV-XV.
- Anales de la Sociedad de Geografía e Historia - Guatemala. 1958 : Tomo XXXI, Nos. 1/4.
- Anthropologica - Ottawa. N.S. 1959: Vol. I, No. 1/2.
- Antropológica - Caracas. 1960 : No. 9
- Archiv für Völkerkunde - Wien. Band XIV, 1959.
- El Palacio - Santa Fé. 1960, Vol. 67: Nos. 5, 6.
- Instituto Ibero-Americano - Göteborg. Rapport 1954-1959.
- Módulo - Rio de Janeiro, 1960 : Nos. 19, 20, 21.
- New Mexico Historical Review - Santa Fé. 1960, Vol. XXXV, No. 4 - 1961, Vol. XXXVI, No. 1.
- Revista Brasileira de Política Internacional - Rio de Janeiro. Ano II, 1960, No. 11.
- Revista Colombiana de Antropología - Bogotá. 1959: Vol. VIII.
- Revista Colombiana de Folclor - Bogotá. 1960 : Vol. II, No. 5.
- Revista de Historia de América - México. 1959: No. 48.
- Revista de Indias - Madrid. Año XX, 1960: Nos 79, 80.
- Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro - Rio de Janeiro. 1960: Vol. 246.
- Revista del Instituto Nacional de la Tradición - Buenos Aires. Año I, 1948, Entrega 1a - Entrega 2a.
- Revista Interamericana de Bibliografía - Washington. 1959: Nos. 5, 6, 7.
- Revista Nacional de Cultura - Caracas. 1960: Nos. 139, 140/141.
- Seminario de Estudios Americanistas - Trabajos y Conferencias - Madrid. 1960: III-2-3.
- Tribus - Stuttgart. 1960: No. 9,
- Tricolor - Caracas. 1960: Nos. 124, 125.





Acción Indigenista - México. 1960: Nos. 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88.

Boletín del Centro de Investigaciones Antropológicas de México - México. 1960: No. 9

Boletín Cultural Peruano - Lima . Año III, 1960, No. 7.

Boletín Indigenista - México. 1960, Vol. XX : Nos. 3, 4.

Boletín Indigenista Venezolano - Caracas. Año VI, Tomo VI, 1958, Nos. 1/4.

Boletín del Instituto nacional de Antropología e Historia (INAH) - México. 1960: No. 2.

Boletín del Museo de Ciencias Naturales - Caracas. 1958-1959, Tomos IV y V, Nos. 1/4.

Boletín de la Sociedad Científica del Paraguay - Asunción. 1960: Vol. IV, Etnografía 4, Vol. IV, Etnolingüística 5.

Boletim do Museu do Estado - Salvador. 1960: No. 2.

Bulletin of the University Museum - Philadelphia. 1960: Vol. 2, No. 4 - Vol. 3, No. 1.

Humanitas - Boletín Ecuatoriano de Antropología - Quito. 1960, II : 1.

Noticiario Indigenista Español - Madrid. Nos. 39/40, 41/42,

Smithsonian Institution - Washington. Anthropological Papers, Bulletin 123, Washington 1939.

\* \* \*

ALBA Victor - Las ideas sociales contemporáneas en México. Fondo de Cultura Económica, México/Buenos Aires 1960.

ALCINA José - Bibliografía básica de arqueología americana. Publ. del Seminario de Antropología Americana, Vol. I. Sevilla 1960.

ANTROPOLOGIA DE MESCAMERICA - Symposium de la American Anthropological Association, Primera Parte. Union Panamericana, Washington 1960.

BATLLORI Miguel - El Abate Viscardo. Publ. No. 10, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Comité de Crígenes de la Emancipación, Caracas 1953.

CARDOSO DE OLIVEIRA Roberto - O processo de assimilação dos Terêna. Museu Nacional, Rio de Janeiro 1960.

CARRASCO Pedro - Fagan rituals and beliefs among the Chontal Indians of Caxaca, México. University of California Press. Anthropological Records 20:3, Berkeley 1960.

CARRIZO Juan Alfonso - Historia del Folklore Argentino. Publ. del Instituto nacional de la Tradición, Buenos Aires 1953.



- CASAMIQUELA Rodolfo M. - Sobre la significación mágica del arte rupes-  
tre nordpatagónico. Cuadernos del Sur, Inst. de Humanidades,  
Bahia Blanca 1960.
- CHERTUDI Susana - Cuentos folklóricos de la Argentina. Publ. del Institu-  
to nacional de Filología y Folklore, Buenos Aires 1960.
- CICCCHINI Hector - Temas de critica y estilo. Cuadernos del Sur, Instit.  
de Humanidades, Bahia Blanca 1960.
- CCMAS Juan - Figmeos en América ? Cuadernos del Instituto de Historia  
No. 9, Universidad Nacional Autonoma de México, México 1960.
- CCOCK S. F. - Colonial Expeditions to the interior of California, Central  
Valley, 1800-1820. University of California Press, Anthropolo-  
gical Records 16:6, Berkeley 1960.
- DIETSCHY Hans - Le système de parenté et la structure sociale des In-  
diens Carajá. Communication présentée au 6e Congrès inter-  
national des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques, Paris  
1960.
- DIVERS AUTEURS - Renca, folklore puntano. Publ. del Instituto nacional  
de Filología y Folklore, Buenos Aires 1958.
- DCNOSO Ricardo - Fuentes documentales para la historia de la Indepen-  
dencia de América. Publ. No. 233 del Instituto Panamericano de  
Geografía e Historia, Mexico 1960.
- DUQUE GOMEZ Luis - Problemas sociales de algunas parcialidades indí-  
genas del occidente de Colombia. Instituto Indigenista de Colomb-  
bia, Bogota 1944.
- EDMONSON M. S., CORREA G., THOMPSON D. E., MADSEN W. - Na-  
tivism and Syncretism. Publ. No. 19, Middle American Research  
Institute, Tulane University, New Orleans 1960.
- EL 10 DE ABRIL 1810 - Publ. No. 11, Instituto Panamericano de Geogra-  
fía e Historia, Comité de Crígenes de la Emancipación, Cara-  
cas 1957.
- ERIZE Esteban - Diccionario comentado Mapuche-Español. Cuadernos del  
Sur, Instituto de Humanidades, Universidad nacional del Sur,  
Bahia Blanca 1960.
- EVANS Clifford and MEGGERS Betty J. - Archeological Investigations in  
British Guiana. Smithsonian Institution, Bulletin 177, Washing-  
ton 1960.
- GABALDON MARQUEZ Joaquín - Gacetillas de Dios, de los Hombres y  
de los Animales. Ed. Imprenta Lopez, Buenos Aires/Caracas 1957.
- GABALDON MARQUEZ Joaquín - Memoria y Cuento de la Generación del  
28. Ed. Imprenta Lopez, Caracas 1958.
- GABALDON MARQUEZ Joaquín - Elogio del Dr. Juan José Mendoza -  
El Enlace de las Generaciones. Caracas 1960.





- HUMBOLDT Alejandro de - Ensayo político sobre la Isla de Cuba. Publ. del Archivo nacional de Cuba, La Habana 1960.
- IRIBARREN CH. Jorge - Revision de los petróglifos del Rio Hurtado, Sector Lavaderos y El Chañar. Apartado de la "Revista Universitaria", Santiago, 1960.
- LINDBERG Ingeborg - Un nuevo tipo de sombrero atacameño. Universidad Católica de Chile, Santiago 1960.
- LLANO Enrique et CLERCK Marcel de - Danses indiennes du Mexique. Bruxelles 1939.
- LLANCS Alfredo - El problema del voluntarismo en Descartes. Cuadernos del Sur, Inst. de Humanidades, Universidad nacional del Sur, Bahía Blanca 1960.
- LÓPEZ GONZÁLEZ Valentin - Los Tlahuicas - Historia precolonial del Valle de Morelos, Siglos XIV-XV-XVI. Centro de Estudios Históricos, Universidad de Morelos, Cuernavaca, Mex.
- MENDOZA Vicente T. - La Décima en México - Glosas y Valonas. Publ. del Instituto nacional de la Tradición, Buenos Aires 1947.
- NAVARRO José Gabriel - El arte en la Provincia de Quito. Publ. No. 243 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, México 1960.
- OLSEN Stanley J. - Post-cranial skeletal characters of Bison and Bos. Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol. XXXV, No. 4, Cambridge 1960.
- RAMÓN Y RIVERA Luis Felipe - El Joropo - Baile nacional de Venezuela. Biblioteca Venezolana de Cultura, Caracas 1953.
- REGLAMENTO DE EXCAVACIONES ARQUEOLÓGICAS - Ministerio de Educación y Bellas Artes, La Paz 1960.
- RUDA Osvaldo Jorge - Mision Psicopedagógica en la Patagonia. Cuadernos del Sur, Instituto de Humanidades, Bahía Blanca.
- SAHAGUN Bernardino de - Breve compendio de los ritos idolátricos de Nueva España. Ed. Scuola Tipografica "Pio X", Rome 1942.
- SISTEMAS DE PLANTACIONES EN EL NUEVO MUNDO - Estudios y Resúmenes de discusiones celebradas en el Seminario de San Juan, Porto Rico. Union Panamericana, Washington 1960.
- TALAYESVA Don C. - Soleil Hopi, Librairie Plon, "Terre Humaine, Paris 1959.
- VALLADARES José - Estudos de Arte Brasileira. Publ. No. 15 do Museu do Estado da Bahia, 1960.

\*\*\*\*\*



- S O M M A I R E -

Le Brésil rend hommage à notre Président ..... p. 1.

MEMOIRES ORIGINAUX :

Mario et Michel TERRIBILINI : Enquête chez les Indiens  
Makú du Caiari-Uaupès (Brésil), août 1960 ..... p. 2.

Georges LOBSIGER : Quelques aspects de l'érudition et  
de l'esprit polémique chez Felipe Guaman  
Poma de Ayala ..... p. 11.

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE (Résumés) :

Frédéric ENGEL (Lima) : Villages et cimetières pré-céramiques de la côte péruvienne,  
3000 à 1500 avant J. C. .... p. 30.

Jean S. PICTET : Les Indiens de l'Amérique du Nord  
IV. L'histoire des guerres indiennes  
(1ère partie) ..... p. 32.

Jean-Louis CHRISTINAT : Onze mois chez les Indiens du Haut  
et Moyen Xingú (Brésil) ..... p. 33.

Jean S. PICTET : Les Indiens de l'Amérique du Nord  
IV. L'histoire des guerres indiennes  
(2ème partie). .... p. 35.

Antonin BREJNIK : La réaction de l'indigène devant  
l'activité du CREFAL en Amérique  
latine ..... p. 36.

M. et M. TERRIBILINI : Résultats d'une enquête chez les  
Makú (Brésil). .... p. 37.

Roger BASTIDE (Paris) : Religions noires au Brésil ..... p. 39.

\* \* \*

Nouveaux membres ..... p. 40.

Ouvrages reçus ..... p. 41.

\* \* \*

Motifs de la couverture :

Recto : Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue,  
Coclé (Panama).

Verso : Aigle en métal plaqué d'une feuille d'or épaisse. Pendentif  
Chiriqui (Panama), coll. du Musée d'Ethnographie de Genève.







